

l
7 a

Cont. Bl. 4457 (2)

Zur

Gräfl. vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N^o 3946

all.



LES ERREURS
DE LA VIE,

OU

MÉMOIRES DE FÉLICE;

PAR FRANÇOIS PAGÈS,

AUTEUR DE L'HISTOIRE SECRÈTE
DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Les grandes passions sont la source
des grands malheurs.

Tome II. p. 186.

TOME SECOND.

À PARIS,

Chez DENTU, Imp.-Lib. Palais-Égalité,
galeries de bois, n.º 240.

AN VII.

LES ERREURS

DE LA VIE

OU

MÉMOIRES DE THÉOPHILE

n.

PAR FRANÇOIS PAGES,

AUTEUR DE L'HISTOIRE SECRÈTE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.



Chez DENTU, Imp-
rimerie de Paris, n.º 240.

AN VII.



LES ERREURS

DE LA VIE,

OU

MÉMOIRES DE FÉLICE.

Nous débarquâmes à l'île de Jersey, pour laquelle le bâtiment que nous montions était destiné, où du moins il devait relâcher avant de cingler vers d'autres ports. Nous nous reposâmes deux jours; nous profitâmes ensuite d'une occasion qui se présenta pour aller à Londres: mon intention était de m'y fixer, jusqu'à ce que je pusse repasser en France avec sûreté. Je louai, le jour même de mon arrivée dans la capitale, un appartement spacieux et commode; je me décidai à mener une vie très-retirée, à m'occuper de l'éducation de ma chère Rose, et

sur-tout à lui apprendre l'anglais. Je savais assez bien cette langue; mais comme je l'entendais mieux que je ne la parlais, je pris un maître qui nous enseignait très-régulièrement deux fois par jour. L'Angleterre est le pays où il y a le plus d'hommes singuliers et de caractères originaux, ou qui, du moins, nous paraissent tels. Ce peuple a je ne sais quelle sève énergique, qui influe sur toute sa conduite, et se communique même à ses écrits. Notre maître de langue n'était qu'un des moins remarquables originaux de Londres, et il mérite que je trace ici son portrait: c'était un homme d'environ quarante ans, d'une figure commune, mais extrêmement ouverte: sa physionomie inspirait la confiance. Il se donnait pour maître de langues anglaise, française, allemande et italienne; il enseignait encore la géographie,

le calcul, l'histoire, la physique ; l'éloquence et la poésie ; mais il avait très-peu d'élèves, quoiqu'il eût donné son adresse dans presque tous les hôtels garnis de Londres. Il composait un journal, et il s'était mis aux gages d'un libraire, pour réduire et extraire les livres dont ils voulaient donner des abrégés. Il fabriquait même de son chef des brochures, des pamphlets ; il faisait des vers à la louange des seigneurs qui passaient pour être les plus généreux. Malgré tout cela, il était très-pauvre. Il est vrai qu'il avait une manie singulière ; il amassait, pendant trois mois, le plus d'argent qu'il lui était possible, vivait pendant tout ce temps avec la plus grande parcimonie, ne se permettait aucune espèce d'amusement, pas même celui du cabaret ; et, au bout de chaque trimestre, il louait un domestique

pour trois jours, un habit d'un goût élégant pour le même délai, une cuisinière, des meubles, de la vaisselle, etc.; choisissait dans les lieux publics de Londres une femme ou une fille qui voulût vivre avec lui ce petit espace de temps, sous le titre et le rang de maîtresse ou de sultane favorite; prenait congé de ses élèves, de toutes ses autres connaissances, pour ce même terme de trois jours, et se livrait chez lui à tous les excès de Bacchus et de Vénus; se faisait servir les mets les plus délicats; enfin dépensait tout le produit de trois mois de privations en tout genre. Il appelait cela *ses petites vacances*. On conçoit que je n'appris tous ces détails qu'au bout d'un certain temps. Il me les confia quelques jours avant de se séparer de moi, lorsqu'il vit qu'il ne pouvait se compromettre en faisant cet aveu,

puisqu'à cette époque je lui avais annoncé qu'il ne nous était plus nécessaire. Sa conversation était aussi singulière que sa façon de vivre. Je lui demandai pourquoi il n'avait jamais voulu se marier ? Il me répondit que c'était pour ne pas faire deux esclaves et deux hypocrites. Je l'interrogeai sur ce qu'il pensait d'un nouveau voyage qui venait de paraître. « Si l'auteur, dit-il, a bien vu, et n'est pas menteur, il ne nous dira que ce que d'autres nous ont appris avant lui ; s'il veut donner du nouveau, il n'est plus croyable : d'après cela, ajouta-t-il, je ne lis aucun nouveau voyage ; je réduis le caractère et les mœurs de toutes les nations du monde à ces deux mots : Tous les hommes se ressemblent quant au fond ; à l'égard de l'extérieur, ils ne diffèrent que par des usages, des manières très-indiffé-

rentes à connaître. C'est le cœur de l'homme qu'il importe d'approfondir; j'ai trouvé, par un calcul bien simple, la solution de cette grande question : L'homme est-il né bon ou méchant ? Il est certain qu'il y a plus de méchans que de bons; donc l'homme est né méchant ».

Je le priai de me dire un mot sur sa manière d'enseigner l'histoire. « Elle est fort simple, me dit-il; il ne s'agit que de la simplifier. Le grand moyen de réussir dans toutes les études qui par elles-mêmes sont immenses, consiste à élaguer l'incertain et le superflu pour ne meubler sa tête que des seuls faits vraiment intéressans. D'abord la chronologie est une chimère, jusqu'à l'époque des olympiades : l'histoire n'est pas moins fabuleuse jusqu'au siège de Troie. Depuis ce moment jusqu'à la fondation de Rome, les

Grecs et les Macédoniens méritent seuls de nous occuper : leur histoire doit être étudiée à fond, ainsi que celle des Romains. Quand aux modernes, l'histoire de l'Europe est la seule qui soit digne d'être approfondie ; une idée rapide et légère des autres nations suffit. Simplifiez de même les détails ; ne retenez que les batailles les plus célèbres, les plus décisives, que les évènements les plus marquans, les traits les plus frappans ». Je lui parlai de la philosophie : « Les hommes, me dit-il, en ont fait, je ne sais pourquoi, un chaos. La logique est absolument inutile : elle ne donnera jamais de la justesse à un esprit faux, et celui qui a le raisonnement naturellement juste n'en a pas besoin. La morale consiste dans un seul précepte qui les renferme tous : agissez envers les autres comme

vous voudriez qu'ils agissent envers vous. La métaphysique est un labyrinthe où l'on n'a aucun fil pour se guider : réservons notre temps pour la connaissance des sciences exactes, les seules qui méritent ce nom ». Charmé de l'entendre, je tournai mes questions vers la littérature. « C'est toujours me dit-il, le même procédé de ma part : commençons par les orateurs. On convient qu'il n'y a eu que cinq ou six bons orateurs sur la terre; ne lisons que ceux-là; les autres ne feraient que nous accoutumer à la médiocrité. Quant aux poètes, c'est encore plus ici le cas d'en user de même; la vraie poésie nous élève et nous enflamme; celle qui est médiocre nous fait languir et ramper comme elle ».

Notre maître de langue cherchait toutes les occasions de m'être agréable. Il me proposa un jour d'aller

voir un fou, fort singulier, détenu à *Bedlam*, qui est à Londres ce qu'on appelle à Paris les Petites-Maisons. Ce qu'il me dit de cet homme piqua ma curiosité : sa manie était de se croire *Jupiter*, et d'être assez puissant pour donner la pluie ou le beau temps ; pour lancer la foudre ou rassénérer les airs : sur tout autre objet, il raisonnait d'une manière très-suivie. Qui pourra expliquer ce phénomène ? Comment les organes d'un individu peuvent-ils être bien régulièrement disposés pour tous les sujets possibles de raisonnement et de conversation, et l'être si mal pour un seul article ? Cela mérite, je crois, l'attention la plus sérieuse de la part des physiologistes. C'est aux savans qu'il appartient d'étudier comment on peut trouver la sagesse au sein de la folie, le bon sens avec la déraison ?

L'air d'intérêt et de compassion, avec lequel nous parlâmes à cet infortuné, parut le toucher. Dans cette maison, il ne recevait que des insultes de ceux qui se faisaient un triste et barbare amusement d'aller voir des foux : cruauté d'autant plus déplacée, que le plus sage ne peut pas se flatter d'être exempt de ce malheur, si l'on peut regarder ainsi un état où l'on est souvent plus heureux que ceux qui jouissent d'une prétendue raison, dont on paye souvent si cher le triste avantage (1). D'ailleurs la plupart des foux n'ont communément qu'un genre de folie, et nous en avons mille : c'est ce que

(1) On connaît le trait de cet Athénien qui se croyait maître de tous les vaisseaux qui entraient dans le Pyrée (le port d'Athènes). On le guérit, et ses médecins s'attendaient à une récompense. « J'étais plus heureux, leur dit-il, dans l'état d'où vous m'avez tiré. »

nous fit très-bien sentir le fou avec qui nous nous entretenmes quelque temps. « On prétend, dit-il (il était alors dans un de ses momens lucides), que ma raison est égarée. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le monde dont on m'a retiré, est au contraire un vaste assemblage de fous; et, puisqu'on me tient enfermé, je serais tenté de me regarder comme le seul sage. Il est naturel en effet que la folie ne pouvant concevoir la sagesse, la regarde comme une erreur digne de *Bedlam*. Que voit-on en effet parmi les hommes? L'un abandonne une épouse vertueuse, des enfans pleins de grâces et d'un excellent naturel, pour s'attacher à une vile prostituée; l'autre perd dans un quart-d'heure tout son bien, en le plaçant sur une carte ou sur un dé: celui-ci s'expose à mille dangers, a mille

morts, pour parcourir des pays qui ne valent pas le sien, pour aller voir des hommes à moitié brutes. C'est comme si l'on quittait la conversation des gens d'esprit, pour visiter au loin et à grands frais des sots, des peuples presque tout-à-fait stupides. Nous avons sous nos yeux les prodiges des arts, les merveilles qu'ils créent pour le luxe, et l'on se ruine pour aller voir la chétive cabane, la misérable hutte d'un sauvage, ou des ruines informes, des débris méconnaissables. Que de traits de folie ne pourrais-je pas reprocher à ceux qui s'arrogent le droit d'enfermer les autres? Ne vous voit-on pas, leur dirais-je, changer perpétuellement d'habits, de parure, de goûts et d'inclinations? Ne ressemblez-vous pas à des enfans qui sont dégoutés d'une poupée ou d'un colifichet, presque aussitôt après qu'ils

les ont obtenus? Êtes-vous jamais contents de votre sort? Avez-vous mille écus, vous en voulez deux mille. Êtes-vous parvenus à ce nombre, vous en convoitez davantage. Le lieutenant veut devenir capitaine; il n'a pas obtenu ce grade, qu'il aspire à celui de colonel, ensuite à celui de général. Les hommes ne sont-ils pas dans une agitation perpétuelle, qu'on pourrait comparer à de véritables accès? Le matin gais, à midi tristes; le soir amis, le lendemain ennemis; aujourd'hui dévots, demain libertins; s'ennuyant à la ville, ne pouvant se souffrir à la campagne; tour-à-tour avarés et prodigues, laborieux et fainéans; jamais longt-temps les mêmes. De jeunes officiers, qui n'ont jamais vu manœuvrer un escadron, sont mis à la tête de vieux soldats expérimentés. Des légistes de vingt-cinq ans pro-

noncent sur l'honneur des hommes, et d'anciens jurisconsultes sont réduits à plaider devant des juges trop ignorans pour les comprendre. S'agit-il de la fortune ; on cherche les avocats les plus savans : s'agit-il de la santé, de la vie ; on les confiera à un médecin, beau-diseur, mais qu'on sait bien n'avoir suivi aucune école, et n'avoir appris l'art de guérir qu'à la toilette des dames. Que direz-vous de ce vieillard cacochyme, qui a la sottise de prendre, sans doute pour autrui, une femme bien jeune, bien coquette, et d'un tempéramment voluptueux ? Que penserez-vous de cet autre insensé qui se prive presque de boire et de manger, pour enrichir des parens dont les vœux impatiens hâtent sa mort ? Je ne finirais pas si je voulais vous détailler toutes les folles contradictions de ceux qui

nous appellent fous. Ils défendent le duel, et celui qui le refuse est deshonoré. Ils n'estiment que les femmes honnêtes, et ils cherchent perpétuellement à les corrompre. Celui qui vole des millions est considéré, et celui qui aura volé une guinée, est incarcéré, banni, flétri à jamais..... Mais je m'arrête, et me rappelle ce beau vers d'un de vos meilleurs poètes français :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.»

Nous passâmes avec cet homme environ deux heures : enfin son accès de folie le prit; il nous demanda si nous voulions qu'il fit tomber une pluie abondante. Nous le quittâmes en admirant la justesse de raisonnement qu'il nous avait fait paraître, et en même temps, en déplorant la folie dont nous venions d'être les témoins. Je laissai quel-

que argent à celui qui en avait soin, et je lui recommandai d'avoir pour ce fou plus d'humanité, qu'il n'en avait eu jusqu'alors.

Il y avait près d'un an que nous étions à Londres, sans qu'il nous fût arrivé aucun évènement remarquable; mais cette tranquillité devait peu durer. L'aventure que je vais raconter fut comme le prélude de celles qui devaient la suivre. Je ne fus pas peu surpris de voir entrer, un matin, dans ma chambre, un anglais, nommé Thompson, qui logeait, depuis environ six mois, dans le même hôtel que moi, mais à qui je n'avais jamais parlé, mon intention étant de vivre dans une espèce d'*incognito*, loin de toute société humaine. Je préférais celle des animaux; je les trouvais reconnaissans, susceptibles de sensibilité, et infiniment moins dangereux,

moins perfides que les hommes , parce qu'ils s'écartent moins de la nature. Je m'étais , d'après cette idée , procuré une petite ménagerie. J'avais des oiseaux , un singe , un dogue , un épagneul , deux angoras , etc. Je m'étais fait aussi un petit parterre. Ajoutez à cela une bibliothèque choisie , des chevaux , une voiture ; les spectacles , les journaux , les promenades ; tels étaient les objets entre lesquels ma fille et moi partageons notre temps. Si l'arrivée de M. Thompson me surprit , sa conversation ne me causa pas un moindre étonnement. « Ma visite , dit-il , ne sera pas longue. Je suis un négociant connu dans cette ville ; j'ai la réputation d'avoir des mœurs et de la probité : vous pourrez , à cet égard , vous informer de moi ; j'ai quarante ans : ma physionomie , vous la voyez. Ma fortune va à plus

de deux cent mille livres , monnaie de France ; elle s'accroît chaque jour par mes entreprises. J'ai vu mademoiselle votre fille , et j'en suis devenu éperduement amoureux ; j'ai pris, depuis six mois, un logement dans cet hôtel, pour m'assurer par moi-même de votre bonne conduite et de la sienne. Ceci ne doit point vous offenser. Nous sommes si souvent trompés par une foule d'aventuriers de votre nation, que nous ne saurions être trop sur nos gardes. Si ma personne vous convient, ainsi qu'à cette belle enfant (se tournant alors vers ma fille), vous pourrez prendre les renseignemens que vous croirez convenables sur mon compte. Si vous ne trouvez pas ma proposition acceptable, il est inutile de m'amuser ; dites-le-moi naturellement. « Je lui répondis que son offre n'avait rien qui ne dût flatter infi-

niment ma fille et moi ; que cependant cette affaire était trop sérieuse pour qu'elle ni moi pussions lui répondre sur-le-champ , mais qu'il aurait notre décision avant trois jours. L'espoir de rentrer un jour en France m'eût fait consentir avec beaucoup de peine à marier ma fille en Angleterre. Heureusement (1)

(1) je devrais dire *malheureusement* , ainsi que la suite de cette histoire ne le prouvera que trop. Hélas ! l'homme sait-il jamais ce qui est heureux ou malheureux pour lui ? ses vœux ne le trompent-ils pas sans cesse ? J'étais enchanté d'avoir plu à Julie ; et ce bonheur préparait sourdement le chagrin que devait me causer sa mort. J'adorais Isabella , et j'en étais tendrement aimé ; sous cette jouissance couvait , pour ainsi dire , en secret le désespoir que j'aurais bientôt de la perdre. J'ai été heureux avec Sophie , pour éprouver ensuite , d'une manière plus sensible , et les horreurs de la captivité en Italie et à Alger , et l'outrage sanglant que je reçus de l'infâme Coctogon. Le proverbe des Italiens : *Attends*

elle pensa comme moi : le lendemain, j'écrivis à M. Thompson, pour lui annoncer nos intentions. Je mis dans notre refus toute l'honnêteté possible. Une heure s'était à peine écoulée, depuis que je lui avais fait parvenir notre réponse, lorsque son domestique m'apporta, les larmes aux yeux, le billet suivant :

« Monsieur, je n'ai aimé qu'une
« fois dans ma vie, et je n'ai pas
« eu le bonheur de plaire. La vie
« ne peut plus avoir d'agrément
« pour moi. La mort que je vais
« me donner est d'autant plus douce
« à mes yeux, que je pourrai con-
« tribuer à rendre heureux ce
« que j'aime. Vous trouverez chez
« M. Williams, notaire, un testa-

au soir pour juger d'un beau jour, est un des plus sentencieux et des plus vrais que je connaisse.

« ment par lequel je donne tout
 « mon bien à votre aimable fille.
 « Je meurs très-content : je trouve
 « sur-tout infiniment plaisant d'é-
 « changer une noce contre un enter-
 « rement. Bien des Anglais m'en-
 « vieront cette idée. Le mariage
 « n'est souvent lui-même qu'un
 « deuil anticipé ; et, en calculant,
 « comme un négociant doit faire,
 « toutes les chances pour et contre,
 « je crois avoir pris le parti le
 « plus sûr. »

Le domestique m'apprit qu'en effet M. Thompson s'était brûlé la cervelle. Ces sortes d'évènemens sont très-communs en Angleterre. J'appris, peu de jours après, qu'un autre anglais, qui venait de marier son fils, s'était suicidé, en disant : « Je ne desirais que de voir mon fils établi ; il l'est : ma présence devient inutile ici-bas. » O différence prodi-

gieuse des mœurs et des climats ; entre un homme et un homme , et sur-tout entre un anglais et un français ! J'ai pu survivre à Julie , à Elvira , à Sophie même ; j'ai perdu , suivant toutes les apparences , pour toujours , Amélie , et je vis encore. Un anglais se serait homicidé au premier de ces évènements. Est-ce courage , est-ce faiblesse ? Voilà deux nations également philosophes : laquelle voit le mieux , et qui osera prononcer entre elles sur la matière dont il s'agit ici ?

Le testament de M. Thompson mettait à la disposition de ma fille une très-belle fortune ; entre autres effets de cette succession , il y avait une maison de campagne , située sur la Tamise , à deux petites lieues de Londres , avec un jardin dans le goût anglais , dont mes lecteurs verront sans doute ici avec plaisir la

description. La maison était située sur un endroit élevé; du rez-de-chaussée, on entrait dans le jardin potager; ce jardin était terminé par une terrasse, de laquelle on découvrait le cours de la Tamise. Sur les rebords était, de chaque côté, une grande quantité de vases garnis des fleurs les plus éclatantes ou les plus odorantes. Aux deux extrémités de la terrasse, on voyait deux cabinets de charmille très-agréables; et qui formaient un véritable dôme de verdure, sous lequel on pouvait braver les rayons du soleil; auprès de chacun de ces deux cabinets, on avait pratiqué dans le mur de la terrasse deux escaliers, par lesquels on descendait dans un petit bosquet extrêmement sombre et d'une verdure triste et noirâtre, qui relevait singulièrement, et rendait plus riante à la vue, celle d'un verger

délicieux, garni d'arbres à fruits, couvert d'une herbe aussi épaisse que celle de la plus riche prairie, et arrosé par plusieurs ruisseaux d'une eau limpide et pure. Ce verger était terminé par un autre bois d'un feuillage gai : il était composé de peupliers, de frênes, de trembles, de hêtres, de tilleuls, etc. On sortait de ce bois par un sentier assez étroit, qui aboutissait à un désert chargé de masures et de ruines, de tombeaux, de ronces, d'épines, d'ifs, de cyprès et d'inscriptions non moins lugubres. Ce qu'on trouvait de plus singulier et de plus bizarre, c'était de voir, au milieu d'un tombeau entr'ouvert, deux statues, l'une représentant un vieillard décrépit, l'autre un amour de la plus charmante figure, et dont les traits faisaient paraître toute la fraîcheur et toutes les grâces de l'enfance. L'ins-

cription de ce double tombeau était :
*Hâtons-nous de jouir ; on meurt à
 tout âge.* Une haute muraille toute
 couverte de lierre persuadait qu'il
 n'y avait plus rien au-delà de ce dé-
 sert : mais il y avait dans ce mur une
 porte grande, forte et épaisse, rou-
 lant sur ses gonds avec le même bruit
 que la porte d'une prison ou d'une
 citadelle ; et tout-à-coup vous vous
 trouviez, en l'ouvrant, dans les jar-
 dins d'Armide, dans les bosquets de
 Paphos ou de Cythère. Des nappes
 de verdure, des ombrages frais, des
 cascades, des ruisseaux, des grottes,
 des allées d'une irrégularité en-
 chanteresse, des fleurs, des fruits,
 des statues voluptueuses, des ins-
 criptions anacréontiques, tout ce
 qui peut ravir l'ame, récréer la vue,
 flatter l'odorat ou le goût, plaire à
 l'oreille (car on y entendait le ra-
 mage d'une infinité d'oiseaux), était

réuni dans ce nouvel Eden. On a long-temps disputé (et sur quoi les hommes ne disputent - ils pas ?), pour savoir quels jardins devaient être préférés, ou les jardins réguliers, tels que ceux de Lenôtre, ou les jardins anglais ou plutôt chinois, ceux-ci en ayant les premiers donné l'idée et le modèle : la question me paraît bien facile à résoudre. Les plantations régulières conviennent mieux aux jardins publics; les autres à l'habitation d'un particulier, surtout s'il est amant, poète, peintre, ou philosophe. Qui m'eut dit que le charmant Élysée que je viens de décrire, allait être le tombeau de ma félicité, et se changer pour moi en un lieu de douleur et de larmes? L'hiver qui allait flétrir ces bois, ces fleurs, cette verdure, porta moins de désolation et de deuil dans ce délicieux réduit, y fit moins de

changement et de ravage, que n'en produisit en moi l'évènement terrible que je vais retracer.

Nous avions pour voisin de campagne le lord Bellaston; ce seigneur avait une épouse jeune, belle et vertueuse. Leur famille consistait en deux enfans que lord Bellaston avait eu d'un premier mariage, et un fils dont lady Bellaston était accouchée il y avait environ trois mois. Les enfans du premier lit étaient âgés, l'un de vingt-deux ans, l'autre de vingt; l'aîné s'appelait Baltimore, le cadet Jerwis: autant celui-ci se montrait par ses vertus digne de son père, autant l'autre avait, quoique jeune encore, acquis déjà une mauvaise réputation. Ce n'est que dans la suite que j'ai été instruit du caractère des deux jeunes lords. J'aurais évité le malheur qui m'attendait, si j'avais su plutôt quel

était le redoutable voisin que j'avais : on voit que je veux parler de lord Baltimore. Ma fille croissait en grâces et en beauté ; elle se promenait souvent sur la terrasse, et d'autrefois dans l'Elysée, dont j'ai décrit le local. Les fenêtres du château de Bellaston donnaient précisément sur toute l'étendue de mon jardin, que j'avais appelé *mon hermitage*, tant je comptais y mener une vie paisible et retirée. Baltimore et Jerwis virent ma fille, et devinrent aussitôt rivaux : le cadet était aussi franc, que son aîné était dissimulé ; il fit confidence à celui-ci de toute la vivacité de sa passion pour ma chère et malheureuse Rose. Notre perte était jurée, tramée, décidée, et nous connaissions à peine le nom de ces nouveaux ennemis de notre bonheur. Le crime aiguise son poignard dans l'ombre, jusqu'au mo-

ment fatal où il peut le plonger ; le tourner à son gré dans notre cœur, pour mieux le déchirer , et dans une seule mort, nous faire souffrir mille morts. C'est ainsi qu'un voyageur croit fouler paisiblement la mousse et le feuillage ; le serpent, qui doit le tuer de son dard, est invisible à ses yeux ; mais soudain il se montre, et lance la mort dans le sein de celui qui ignorait même son existence. Pour ne plus interrompre ce récit, je dois faire encore ici le portrait de myladi Katesbury, qui va jouer un grand rôle dans ma déplorable histoire : c'était une dame âgée seulement de vingt ans, qui réunissait toutes les qualités et tous les défauts qui peuvent rendre la beauté un véritable fléau sur la terre. Une peau d'une blancheur éblouissante, une taille voluptueuse, une gorge admirable par ses formes et ses pro-

portions , des yeux tendres et languissans , une pâleur tout-à-fait intéressante , des cheveux d'un châtain très-clair , et bouclés naturellement , des grâces , de l'esprit , l'éducation d'une lady , l'élégance d'une coquette , une ingénuité apparente , capable de séduire l'homme le plus accoutumé à démêler l'artifice d'avec la vérité ; sous un dehors calme , sous des traits rians et sereins , sous cette pâleur extérieure , une ame de feu , des passions ardentes et effrénées ; la fourberie , la duplicité , la cruauté , l'orgueil , la fierté , le dédain , la jalousie : voilà le fidèle portrait de milady Katesbury. Soit qu'elle eût séduit par des dehors aussi trompeurs le lord Bellaston et sa femme , soit plutôt que lord Baltimore l'eût introduite et maintenue auprès de ses parens , cette nouvelle Circé habitait leur campagne depuis deux

mois, lorsque ma fille et moi primes possession de la nôtre. Milady Katesbury, à ce que j'ai su depuis, ne se bornait pas à livrer ses charmes au lord Baltimore; elle avait encore séduit le lord Jerwis: mais elle cachait si bien son jeu, que l'aîné ne s'en était jamais douté; ou peut-être n'aimait-il pas, n'estimait-il pas assez cette femme pour s'embarasser de ses démarches. Eh! comment eût il pu la considérer à ce point, et chercher à la gêner dans ses nombreux commerces clandestins, puisqu'elle s'avilissait jusqu'à être la confidente, et souvent la protectrice de ses plus coupables désordres? Il est bien étonnant qu'avec des organes si faibles et si délicats, la femme dépasse ordinairement plus que nous les bornes du bien et celles du mal. Comment tant de faiblesse peut-elle produire tant de force?

On a déjà vu que le jeune Jerwis avait confié à son frère son penchant pour ma fille ; et il y a toute apparence que celui-ci avait communiqué à lady Katesbury ses desseins secrets, et l'avait consultée sur les moyens d'en presser l'exécution. Quelle fut ma surprise de voir arriver chez moi, sur les dix heures du soir, tout ce qui composait la société ou le ménage du lord Bellaston, qui était resté seul chez lui ! Milady Bellaston était de cette infernale partie, sans en soupçonner le but. On lui avait dit tant de bien de moi ; on avait si peu parlé de la beauté et de la jeunesse de ma fille, qu'elle n'avait pu concevoir d'autre idée que celle de prévenir des voisins honnêtes, d'augmenter par-là les agrémens de sa société, et de bannir plus aisément l'ennui, ce fléau des grands et des riches. On avait aussi très-bien

combiné qu'en venant avec cette dame, non-seulement je ne me douterais de rien, mais même je ne pourrais me refuser à aller de temps en temps chez elle avec ma fille. J'ai déjà observé combien l'épouse du lord Bellaston avait une physionomie noble et ouverte, sur laquelle était peinte toute la candeur de son ame; le lord Jerwis n'avait pas une physionomie moins heureuse, et l'on a vu que le lord Baltimore et lady Katesbury avaient un extérieur à tromper l'œil le plus exercé. Croyez maintenant aux physionomies. Pour moi, j'avoue que je fus cruellement séduit: je n'éprouvai même aucun de ces pressentimens que les faiseurs de romans prêtent si souvent à leurs héros. Je reçus lady Bellaston et sa compagnie avec tous les égards que je devais. Nous allâmes nous promener dans mon Elysée; et lorsque nous

fûmes sur le point de nous séparer, la duchesse de Bellaston m'engagea à venir souper chez elle, et à finir ensemble la soirée; elle s'y prit avec des manières si flatteuses pour ma fille et pour moi, que je ne crus pas devoir refuser; et, pour tout dire (car je dois avoir jusqu'au bout le courage d'avouer mes torts), j'acceptai son offre avec transport : je sentais déjà que mon cœur allait se partager entre elle et la trop séduisante Katesbury, comme il l'avait été naguère entre Amélie et madame de Folanges. Être épris à-la-fois pour la sage Bellaston et son indigne rivale, c'était assurément aimer en même temps la vertu et le vice, une ange et une furie. Il est vrai que j'étais bien loin de soupçonner la millième partie des noirceurs et des artifices de la dangereuse syrène qui venait de subjuguier un amant, dans

lequel elle n'eut pas à combattre la sagesse et la prudence d'un Ulysse.

Depuis quelque temps une langueur secrète s'était emparée de mon ame. Dans cet Elisée champêtre qui, dès ce jour, devint un enfer véritable, puisque nous venions d'y porter les mœurs corrompues de la capitale, et qu'il devenait le premier théâtre des horreurs réservées à ces grandes villes, j'avais souvent tourné mes pensées vers ma patrie, et sur-tout vers l'aimable Amélie. «O femme respectable et infortunée, m'écriais-je dans le fond de mes allées solitaires, amante digne d'un meilleur sort, dans quel endroit de la terre as tu enfoui tes appas? J'irais te chercher au péril de ma vie, obtenir mon pardon, ou me poigner à tes pieds».

Le souper que nous fîmes chez milady Bellaston éloigna bientôt ces

idées de mon esprit. Là, mon cœur acheva de s'enflammer également pour deux personnes, malheureusement bien différentes l'une de l'autre. A ce fatal souper, lady Katesbury conçut le triple projet bien digne d'elle, de s'assurer la possession de mon cœur, de livrer ma fille aux deux frères, de me livrer lady Bellaston quoiqu'elle fût sa rivale, afin de la punir, disait-elle, de prétendre à la vertu, de la brouiller avec son mari; enfin de nous diviser tous, de tout mettre en trouble et en combustion, pour jouir seule de l'embarras de tant de personnages. « Avouez, écrivait-elle alors à un de ses amis, qui me remit beaucoup trop tard cette infernale lettre, avouez que voilà un imbroglio bien théâtral, bien amusant pour moi ». Et il existe de tels êtres dans la nature! et ces êtres sont parés des plus

heureux dehors, sont revêtus des apparences les plus trompeuses, des formes les plus séduisantes! Ah! les tigres ont moins de perfidie, et l'on est plus en sûreté parmi les bêtes féroces, et au sein des antres les plus sauvages! A ce souper, enfin, le lord Baltimore s'affermir de plus en plus dans ses coupables intentions, et le lord Jerwis dans sa malheureuse passion. Là, aussi ma fille elle-même ouvrit pour la première fois son cœur au poison enivrant de l'amour. Je connus bientôt qu'elle aimait, et sa rougeur m'apprit que Jerwis était l'objet préféré. Ce bon jeune homme fut le dernier à s'en apercevoir. Les yeux de Baltimore et de la Katesbury étaient trop pénétrants pour n'avoir pas fait tout de suite une découverte aussi intéressante pour eux; cela leur fut d'autant plus aisé, que Rose ignorait tout art de

feindre. Eh ! comment eût-elle pensé à déguiser un penchant, un trouble secret, que son ame encore neuve ne pouvait elle-même bien démêler, et qu'il me fallut lui expliquer, pour la précautionner sur la conduite qu'elle avoit à tenir, plutôt que pour chercher à lui faire surmonter un sentiment que je savais être toujours au-dessus de nos forces. J'oubliais d'ajouter que ce même jour vit naître dans le cœur de lady Bellaston une semblable inclination pour moi ; elle m'en fit dans la suite le tendre aveu : son époux était, parmi tant de personnes, la seule qui fût comme impassible au milieu des flots de tant de passions diverses ; c'était, à parler exactement, un sage environné de foux. Car il n'est pas de maladie plus délirante, hélas ! et plus incurable que celle de l'amour.

Le lendemain matin lady Kates-

bury vint chez moi me demander à prendre le thé avec mon aimable fille : ce fut le terme dont elle se servit. Elle était dans le déshabillé le plus galant. Le lord Jerwis l'accompagnait. Sur la fin du déjeûner, elle lui dit : « J'ai quelque chose d'intéressant à communiquer à M. Félice ; allez faire un tour d'Elysée avec M.^{lle} : j'espère que M. Félice ne le trouvera pas mauvais, et que Rose et vous n'en serez pas fâchés ». Nos deux jeunes amans rougirent ; ils voulaient et n'osaient partir. Un signe d'approbation de ma part les décida. Si le lecteur est étonné du consentement que je donnai si facilement en cette occasion, je lui observerai que j'avais le plus grand intérêt, en mettant même à part mes sentimens secrets pour milady Katesbury, d'avoir avec cette dame, en qui je supposais de l'honnêteté et de la franchise, un

entretien particulier, pour me mettre au fait du caractère de mes nouvelles connaissances. « Les momens sont précieux, me dit cette femme artificieuse. J'aime la franchise, et je ne doute point que vous ne pensiez de même ». Tout-à-coup, interrompant le fil de sa conversation, et délaçant quelques rubans de son corset : « Quelle chaleur il fait aujourd'hui, dit-elle ! je suffoque et respire à peine » ! Toutes les formes de la plus belle gorge qu'on puisse voir s'offraient à ma vue ; la neige a moins de blancheur. Figurez-vous deux petits blocs du marbre le plus poli, et d'une rondeur parfaite ; supposez - leur le mouvement, la vie, l'élasticité ; et vous aurez une idée des charmes enivrans qu'on exposait à mes yeux. « Je prends, continuait-elle, à tout ce qui vous regarde le plus vif intérêt ; plus que vous n'en

prendriez sans doute à moi. — Pouvez-vous avoir, lui dis-je, en prenant une de ses mains, et approchant mon fauteuil du sien, pouvez-vous avoir une semblable idée! Ah! milady, que vous lisez mal dans mon cœur! — Est-il bien vrai, reprit-elle, que vous m'aimiez? Mon dieu, quelle chaleur! mon sein bat d'une force extraordinaire; je n'ose me mettre plus à mon aise. — Vous n'osez, dites-vous.... Ah! c'est moi qui vous conjure de ne pas me dérober tant d'attraits.... Permettez que je vous aide... ». Et, sans en dire davantage, je plongeai ma main errante et mes regards avides sur ces deux globes, vrais miracles de la nature, trônes de la volupté, sièges du sentiment, sources délicieuses de l'ivresse et du plaisir. Mes lèvres ardentes rencontrèrent les siennes. Je la transportai sur mes genoux; nous nous noyâmes

dans une mer de délices. Les transports les plus délirans et les plus multipliés de ma part, le plus voluptueux abandon de la sienne, tout prouva jusqu'à quel degré de félicité peuvent s'élever deux êtres que l'Amour comble de ses dons. L'univers était oublié; et ce ne fut qu'au bout d'une heure que nous songeâmes à rejoindre nos jeunes gens, ainsi que nous le leur avions dit. En nous acheminant lentement vers eux, afin de donner à milady Katesbury le temps de se remettre d'un trouble trop visible, nous prîmes nos arrangemens pour nous revoir. Elle me dit qu'elle espérait de faire réussir le mariage de ma fille avec Jerwis; qu'elle me ferait connaître le caractère de milady Bellaston; et que, si je m'abandonnais entièrement à ses conseils, je verrais qu'il n'y avait point de sacrifices qu'elle ne fût prête à faire

pour moi. Nous nous promenâmes quelque temps dans ce que j'appelais mon hermitage; Jerwis me dit, avec toute la candeur et tout le transport de son âge, qu'il n'avait rien de secret pour moi, ni pour lady Katesbury; qu'il adorait ma fille; qu'il croyait n'en être pas haï; que nos fortunes n'étaient pas disproportionnées; qu'il ne doutait pas du consentement de ses parens; mais qu'il fallait que lady Katesbury leur en fit la proposition. Elle dit qu'elle n'avait rien plus à cœur; et nous nous séparâmes avec une satisfaction réciproque. Je dois dire à mes lecteurs que j'avais autorisé ma fille à répondre, si Jerwis lui déclarait ses feux, qu'elle verrait sans peine son sort uni au sien, si le lord Bellaston ne s'y opposait pas; que si ses parens ou lui-même avaient d'autres vues, ils pouvaient être assurés

qu'elle connaissait toute l'étendue de ses devoirs.

Deux jours s'écoulèrent sans aucun évènement remarquable : le troisième était celui auquel nous étions convenus, milady Katesbury et moi, de renouveler les doux momens que nous avons passés ensemble : elle se chargeait de nous faire inviter à souper. Jerwis devait reconduire ma fille, et au lieu de sortir avec eux, je monterais à l'appartement de milady par un escalier qu'elle m'indiqua : c'était ce qu'on appelle un escalier dérobé. Je reçus en effet un billet de lady Bellaston par lequel elle m'engageait à venir passer la soirée avec sa fille adoptive, expression amicale dont elle se servait pour désigner ma chère Rose, sans attacher à ces mots aucun sens plus sérieux; elle ignorait encore la passion de son fils, ou plutôt de

ses deux fils. Je fus placé, comme au souper précédent, à côté de lady Bellaston, et vis-à-vis de lady Katesbury: ma fille était entre les deux jeunes lords. Baltimore se posséda parfaitement; il n'eut pour Rose que les simples égards de la politesse. Jervis était d'une timidité tout-à-fait intéressante: ma fille osait à peine lever les yeux. Le lord Bellaston était le seul à son aise; son épouse tombait de temps en temps dans une rêverie, une distraction passagères, mais fréquentes; sa rivale avait presque autant d'aisance et de tranquillité que lord Bellaston. On n'eut assurément jamais soupçonné, ni ce qui s'était passé entre elle et moi, ni les funestes projets qu'elle roulait dans sa tête. Un air aussi libre, aussi tranquille, lui fit perdre une partie de mon estime, et par conséquent de ma tendresse;

le parallèle que je faisais tacitement entre elle et lady Bellaston était tout à l'avantage de celle-ci; à juger d'après mon propre embarras, je ne concevais pas comment milady Katesbury pouvait conserver autant de front. Il est vrai qu'un homme est toujours plus gêné dans ces sortes de circonstances, qu'une femme même moins exercée que ne l'était celle dont je parle: on serait tenté de croire que la coquetterie est naturelle au beau sexe. Placez en effet une femme entre deux de ses adorateurs; vous ne trouverez aucune contrainte dans son maintien, ni dans ses manières, soit qu'elle donne la préférence à l'un d'eux, soit qu'elle ait des vues sur l'un et l'autre. Mettez au contraire un homme au milieu de deux femmes, et vous serez étonné de son embarras, pour peu qu'il ait de prétentions sur elles. Le souper

fini, il y eut environ une heure de conversation générale, après laquelle chacun pensa à se retirer. Jerwis s'offrit pour accompagner ma fille et moi. Lorsque nous fûmes sortis, je leur dis que j'allais monter chez milady Katesbury afin de convenir des moyens à prendre pour hâter leur union, que c'était à eux à s'en montrer dignes, et que j'exigeais que Jerwis ne conduisît ma fille que jusqu'à la porte, sans entrer chez elle à une heure aussi indue. Mon intention était en effet de profiter de ce moment pour presser un mariage aussi avantageux pour Rose.

J'étais à peine entré dans la chambre de milady Katesbury, dont la porte avait été laissée exprès entr'ouverte, que je fus moins frappé de l'élégance et de la somptuosité des meubles, que de l'incroyable l'aideur de sa femme de chambre :

c'était une négresse, au nez épaté, aux cheveux crépus, aux yeux rouges et enflammés, aux lèvres d'une grosseur proportionnée à la grandeur de la bouche; sa taille était d'une rondeur courte et épaisse : c'était en tout le plus parfait contraste avec sa maîtresse; je vis, à n'en pas douter, qu'un tel choix provenait d'un raffinement de coquetterie; et que la femme de chambre servait à relever la blancheur de sa dame. En effet, quand celle-ci entra, je crus voir un lys tendre et délicat à côté d'un colosse d'ébène. Milady ordonna à la négresse de se retirer, et me dit que je n'avais rien à redouter de cette domestique, dont la discrétion et la fidélité étaient à toute épreuve. « Que la nature, lui dis-je, est bizarre en ses productions ! Quelle distance entre une femme et une femme ! Est-il rien de plus adorable

que vous? Est-il rien de plus....
 Mais cessons de nous occuper de
 toute autre que de celle qui mérite
 seule l'hommage de tous les mortels».
 A ces mots, je la pris avec trans-
 port dans mes bras (lady Bellaston
 n'était pas-là pour contrebalancer
 tant de charmes): «Souffrez, conti-
 nuai-je, que je fasse l'office de cette
 africaine ». Milady Katesbury se
 laissa deshabiller; je la voyais à
 peu près dans l'état où l'on dit
 qu'Aspasie se présenta à Praxitelles
 pour dessiner la statue de Vénus.
 Ève n'offrit pas plus de beautés aux
 yeux d'Adam; et je doute qu'il ait
 éprouvé des transports semblables
 à ceux que m'inspirait l'être céleste
 (car tant de beauté n'est pas d'une
 mortelle), qui se livrait à mes em-
 brassemens frénétiques. J'abrège ce
 tableau, fait uniquement pour l'œil
 sacré de l'amour, pour ce sentiment

impérieux qui fait que notre jugement, notre esprit, notre bonheur, notre ame toute entière, n'existent plus en nous, mais dans un autre». Je veux, lui dis-je, en recommandant mes brûlantes caresses, mes tendres emportemens, concentrer tout mon être en vous. Nos ames et nos corps veulent sans doute être accouplés ainsi, pour valoir tout leur prix.

Lorsque nos forces ne répondirent plus à la vivacité de nos desirs; lorsque nos sens furent émoussés de plaisir: «Habillez-vous, me dit-elle; il faudra vous retirer avant le jour, qui ne peut tarder à paraître. Asseyez-vous auprès de mon lit; j'ai des choses infiniment intéressantes à vous communiquer. Je serai sincère; soyez-le de votre côté. Songez que rien n'échappe aux regards d'une amante. Vous aimez lady Bellaston. Loin de

m'en offenser, je vous avouerai que je verrais avec peine qu'elle vous fût indifférente. Elle mérite vos *soins*; je sais qu'elle vous aime; je veux que mon amie, que mon ami soient heureux. Laissons les préjugés à un vulgaire stupide. Il y a plus; le bonheur de votre fille, l'accélération de son mariage avec Jerwis, dépendent de la manière dont vous suivrez ce que je vais vous prescrire. Dans trois jours (il vous faut ce temps de repos, ajouta-t-elle en souriant), vous vous trouverez, à dix heures du soir, à la petite porte du parc. J'engagerai mon amie à prolonger de ce côté-là notre promenade; elle et moi serons seules: j'occuperai ailleurs ses deux fils. Lord Bellaston est toujours couché à cette heure. Je proposerai à son épouse d'aller respirer l'air en pleine campagne; elle n'en sera pas étonnée; c'est quel-

quefois notre usage. Nous sortirons par la porte dont je viens de vous parler. A votre aspect, je jetterai un cri, et rentrerai dans le parc, en me sauvant avec toute la vitesse d'une personne effrayée, afin de vous laisser seul avec elle. Vous la retiendrez, sans avoir l'air de vous occuper de moi, et.... d'ailleurs elle s'évanouira. (Je sens, ajouta-t-elle avec un souris malin, que j'en ferais autant avec un aussi aimable cavalier, et à une heure et un endroit aussi propices.) Milady Bellaston me confiera son aventure; nous ne nous cachons rien. Votre commerce avec moi est la seule chose que je lui aye déguisé. Je profiterai de son aveu, pour la porter à sacrifier l'orgueil de son rang, et à unir Rose avec Jerwis ».

Cette proposition me parut blesser les lois de la délicatesse; mais l'infâme Coetlogon avait singulière-

ment dépravé mon cœur ; et puis l'idée de me trouver seul avec une femme si digne de mes hommages, dans un lieu et dans un moment si favorables à l'amour, souriait trop à mon imagination si facile à s'enflammer, pour ne pas souscrire avec ardeur à tout ce qu'on venait de me proposer. J'embrassai de nouveau lady Katesbury, . . . que j'aurais dû poignarder cent fois. Mais quel homme peut pénétrer l'avenir ? Qui aurait pu sur-tout lire dans les replis d'une ame aussi noire et aussi profondément artificieuse. En rentrant chez moi, j'eus la satisfaction d'apprendre de mes domestiques que Rose n'avait pas voulu permettre à son amant de passer le seuil de la porte, et qu'il s'était conduit le plus respectueusement qu'il fût possible à son égard. Qu'ils tardèrent à mon cœur les trois jours de délai fixés

par milady Katesbury, et combien les passions étendent un bandeau épais sur nos yeux ! dans quel triste aveuglement elles nous plongent ! Au lieu d'appeler les choses par leurs noms, et de ne voir, dans cette femme, malgré son rang, qu'une vile courtisane, je me bornais à la comparer à ces personnes qui se croient, par leur état, leur fortune ou leur tempérament, au-dessus de certaines convenances ; je la mettais à peu près de niveau avec la coquette Folanges, tandis que j'aurais dû la mettre au-dessous même de la fameuse Ofields (1). Celle-ci n'avait du moins aucun crime à se reprocher, et ne trafiquait que de ses charmes. Elle ne complotait pas dans l'ombre les plus horribles projets.

Il arriva enfin ce jour, ou plutôt

(1) Célèbre courtisane de Londres.

cette nuit tant désirée. J'errai longtemps auprès de la petite porte du vaste parc du lord Bellaston : elle s'ouvrit , après que j'eus attendu près d'une heure. Lady Katesbury joua admirablement bien, ou pour parler plus juste infernalement bien son rôle. Quant à lady Bellaston , elle eut à peine la force de rentrer dans son parc , quoiqu'elle n'eût fait que cinq à six pas en dehors , au moment où elle m'aperçut : ses genoux se dérobaient sous elle. Je la suivis , et fermai la porte d'issue , sans qu'elle eût la force de s'y opposer ; elle me dit seulement d'une voix si tremblante et si faible qu'il fallait tout le calme de ce lieu , tout le silence de la nuit pour l'entendre : « Que faites vous , monsieur ? Par quel hasard... Elle ne put achever. Je la vis prête à tomber de son haut ; et certainement elle se serait

dangereusement blessée : je la soutins entre mes bras ; je posai le plus doucement qu'il me fut possible ce cher fardeau sur un épais gazon qui n'était pas loin de nous. Je proteste qu'en venant à ce rendez-vous surpris par le plus coupable artifice, j'avais formé la résolution de gagner par mon respect la tendresse et l'estime de lady Bellaston ; cette conduite m'avait paru la plus digne, la seule digne d'elle, et en même temps la plus sûre pour en obtenir un consentement favorable à ma fille ; par quelle étrange contradiction faut-il que l'aspect de la vertu nous porte au crime ; que le timide embarras de la pudeur nous enflamme pour le vice ; que nous soyons enfin excités plus impérieusement au mal par la beauté tremblante et modeste, par tout ce qui devrait au contraire réfréner

nos transports et nous réduire à la simple admiration? La présence de ses charmes rendus plus intéressans par la pâleur même, l'albâtre éblouissante de ce sein dont je venais de soulever la gaze et que je n'osais encore toucher, prophaner de ma main, cette bouche, ces yeux légèrement fermés, et que je desirais et craignais en même temps de voir se r'ouvrir; le doux et tendre reflet de la lune, qui semblait n'éclairer qu'autant qu'il le fallait, pour que je ne perdisse pas la vue de tant d'attraits, la douce agitation du feuillage, la molle haleine des zéphirs, le silence, la nuit, l'ombre mystérieuse, ce lit de verdure; un soupir que je crus entendre échapper de ce sein palpitant, de cette bouche charmante, qui paraissaient l'un et l'autre appeler mes plus tendres baisers, qui du moins m'embrâsient

de mille feux, tous ces objets se présentaient à moi avec un attrait, une force trop enivrante pour un faible mortel. Je m'élançai, comme un vautour, sur la tendre et faible colombe tombée au pouvoir de l'amour; tous mes sens frémissaient de volupté; je sentais en moi comme un volcan, dont les flammes séditionneuses ne pouvaient s'éteindre que dans des torrens de plaisirs. O ravissante explosion de l'amour! céleste enchantement! délicieuse ivresse! Je rendis à la vie, au sentiment, l'être divin, la femme adorable, dont je dévorais tous les charmes, dont j'incendiais tous les sens. Ma bouche aspirait son haleine; mes yeux étaient fixés sur les siens; mes mains touchaient les lys de son sein, comme si j'eusse voulu en arrêter, ou plutôt en sentir tous les mouvemens. Après un faible reproche, qui vint mourir

et se perdre contre mes lèvres humides et embrasées, je vis pâmer plusieurs fois de plaisir celle qui naguère pâmaït de crainte et de pudeur. Ma grace fut prononcée; et ces mots : « Eh bien, je vous pardonne; je suis toute à vous; disposez de mon bonheur, de mon existence; je les confie à votre amour, à votre délicatesse ». Ces mots, si enchanteurs dans une aussi belle bouche, si consolans pour une passion aussi vive que la mienne, ajoutèrent à une félicité, qu'il semblait que rien ne pouvait accroître. Nous nous étions relevés; et lady Bellaston s'occupait à réparer le désordre de sa parure, lorsqu'en me retournant pour prendre mon chapeau et mon épée, j'aperçus l'infâme Katesbury (je parle suivant les sentimens qui m'affectèrent alors) postée derrière un feuillage, à travers lequel elle avait pu tout voir et tout

entendre. Je confins cependant mon indignation et ma surprise; je me flattai qu'elle n'avait voulu que satisfaire sa curiosité, et je crus qu'elle respecterait assez sa victime, pour faire ensorte de n'en être pas aperçue. Dans cette ferme persuasion, je me plaçai de manière à ce que lady Bellaston ne pût la voir; et je me disposais à la ramener jusqu'à l'autre extrémité du parc, c'est-à-dire à peu près chez elle, par une allée opposée à celle où était la Katesbury. Quelle fut ma fureur, lorsque je la vis s'élançer rapidement vers nous, en disant: « Je ne serai sans doute pas de trop, et vous auriez tort de vous cacher de moi ». La vertueuse Bellaston tomba évanouie; j'avançai en ce moment mon épée à la main. « Tu n'es pas une femme, mais un monstre, dis-je à celle qui venait de causer peut-être la mort,

du moins la honte et le désespoir du plus respectable objet qui fût sur la terre; et je lui plongeai mon épée dans le sein. Je revins à lady Belaston : au moyen d'une eau fraîche et limpide, qui se trouva près de là, je parvins à la ranimer, j'ai failli dire à la ressusciter : peu à peu je la consolai, je la rassurai, je la préparai avec tout le ménagement possible à apprendre que je l'avais vengée. Sans dire tout ce qui s'était passé entre la Katesbury et moi, je lui en dis assez pour pouvoir l'instruire, sans danger, de sa mort. Je la reconduisis ensuite à l'extrémité du parc; je revins au lieu où venaient de se passer deux scènes si différentes l'une de l'autre. Afin de mieux écarter les soupçons, je traînai le cadavre jusqu'à une certaine distance hors du parc, dont je fermai la porte sur moi, et je me hâtai de rentrer

dans ma maison, en recommandant, le lendemain, à ma fille et à mes gens, avec les plus fortes instances, de n'avouer à personne que je fusse sorti la veille, quelques prétextes qu'on employât pour le savoir ». Je viens, leur dis-je (et je n'en imposais pas), de rendre un service signalé à une famille respectable; je veux qu'on ignore à jamais l'auteur du bienfait ». Mes domestiques savaient que j'étais naturellement bienfaisant et charitable; ils me crurent facilement, en donnant à mes paroles un tout autre sens que celui qu'elles avaient dans ma bouche. Qui eût pu d'ailleurs soupçonner que j'eusse poignardé une femme? En effet, le lord Baltimore même, à qui, sans doute, sa complice avait fait part de tout, n'eut, ou du moins ne parut avoir aucun soupçon sur mon compte. En supposant qu'il en eût conçu, il

craignit sans doute de m'éloigner de la maison et du voisinage de son père, et de manquer, par l'éclat qu'il ferait, les vues qu'il avait sur ma fille. Ainsi lady Katesbury ne fut en quelque sorte réclamée par personne. Trois minutes après qu'on eut su au château sa mort, il ne s'en parla plus. Ses parens, qui connaissaient sa conduite et ses mœurs, la firent enlever et enterrer, sans trop chercher à approfondir cet événement, dont ils parurent s'occuper moins que de sa succession. Quant à moi, je rougissais intérieurement d'une pareille vengeance; mais le danger auquel je voyais exposé l'objet que j'adorais, l'humiliation destinée à la vertu la plus pure, la presque certitude que notre secret ne pouvait être gardé par une personne telle que la Katesbury, avaient produit en moi un de ces premiers mouve-

mens dont on ne peut guère être le maître. Je ne sais si je me trompe; mais je trouvais mon excuse dans mon cœur. Ceux qui liront cette terrible aventure en porteront peut-être un autre jugement; je me sou mets volontiers à leur décision.

Le lendemain de cette nuit à-la-fois si heureuse et si funeste que je viens de décrire, je reçus la lettre suivante, que lady Bellaston m'envoya par sa femme de chambre: j'étais alors occupé de mon côté à écrire à cette dame. Sa commissionnaire avait ordre d'attendre ma réponse.

*Lettre de milady Bellaston
à Félice.*

« J'aime à croire, monsieur, qu'un
« simple et malheureux hasard a pro-
« duit le terrible évènement d'hier.

« Si je pouvais penser qu'il eût été
« concerté avec l'impudente créa-
« ture qui en a été la victime, je ne
« vous pardonnerais de ma vie. Vous
« m'avez assuré qu'une rêverie pro-
« longée, dont j'étais, suivant vous,
« l'unique objet, vous avait conduit
« insensiblement jusqu'à la porte de
« mon parc; vous m'avez même
« protesté que vous étiez entré avec
« moi dans le bois sans aucune cou-
« pable intention; je vous en crois
« d'autant plus volontiers, que je
« puis, d'après cette douce assu-
« rance, vous conserver mon estime.
« Je ne sais que trop par moi-même
« qu'il est des penchans, des occa-
« sions, dont on ne peut se défendre.
« Oui, monsieur; (hélas! je n'ai
« plus à craindre de vous laisser lire
« dans mon cœur) oui, je sentis, dès
« la première fois que je vous vis,
« un trouble involontaire, dont peut-

« être vous ne vous êtes que trop
« aperçu. Venez demain; non, ve-
« nez ce soir même passer la jour-
« née avec nous. C'était votre usage;
« le moindre changement dans votre
« conduite donnerait des soupçons.
« Juste punition du crime! Il me
« semble que l'univers entier lit dans
« mes regards mon secret. . . . ma
« honte. Venez; j'ai besoin de con-
« solation; j'ai besoin d'un soutien,
« d'un être dans le sein de qui je
« puisse verser mes larmes, et dé-
« poser le poids accablant qui pèse
« sur mon ame, qui doit peser sur
« la vôtre. Mais je m'abuse. Les
« hommes ont fait les loix, et se sont
« mis au-dessus d'elles. Vous imposez
« la vertu aux femmes seulement,
« et vous vous êtes réservés le triste
« droit de n'en pas avoir. Menez
« l'intéressante... l'innocente Rose.
« Ne manquez pas, cher et cruel

« vainqueur , de venir. Vous devez
« adoucir le sort de votre captive, si
« vous êtes digne de votre triomphe.
« Songez qu'elle pleure et chérit sa
« défaite ; qu'elle vous aime ... et
« qu'elle devrait vous haïr ; qu'elle
« ne peut vivre qu'avec vous, et par
« vous. »

Réponse de Félice à miladi

Bellaston.

« Au moment où j'ai reçu votre
« lettre, adorable Bellaston, votre
« émissaire m'a trouvé occupé à
« vous écrire, à solliciter ma grace
« auprès de vous. Hier (je ne l'ou-
« blierai de ma vie), vous me l'avez
« accordée ; mais il est si doux pour
« moi de me l'entendre répéter,
« que je l'implorerai, à vos genoux,
« demain, après-demain, dans un
« an, dans dix ans, à tous les ins-

« tans de la vie. J'ai baisé mille
« fois, j'ai arrosé de mes larmes
« ces traits chéris, tracés de votre
« main : mais ô ciel, qu'ai-je lu ?
« Vous parlez de crime ; vous rou-
« gissez d'un sentiment commandé
« par la nature, d'un sentiment le
« seul consolateur de cette vie si
« courte, si passagère ; vous gémissiez
« de mon bonheur... Je ne suis donc
« pas aimé. Vos larmes ont coulé
« sur mon sein ; elles ont retenti
« jusqu'à mon cœur ; oui, je volerai
« vers vous ; je viendrai rassurer
« une amante trop prompte à s'alar-
« mer : toutes les puissances de mon
« ame, tout mon être, seront con-
« sacrés à vous adorer, à mériter
« votre amour : le mien est si brû-
« lant, si dévorant, si digne de celle
« qui réunit toutes les grâces, toutes
« les perfections, que la nature
« n'a départies que partiellement

« à tous les autres objets de la
« création » !

Je me rendis le même soir chez lady Bellaston : ma fille m'accompagna. Le souper fut assez silencieux ; le nom de Katesbury ne fut pas même prononcé. Le lord Baltimore n'eut envers Rose, que cette même politesse froide, dans laquelle il s'était contenu jusqu'à ce jour. Jerwis avait plus d'empressements, mais sa timidité les rendait à peine remarquables. Lord Bellaston ne voyait, ne soupçonnait rien : c'était un ancien militaire, parlant toujours guerre, et encore plus politique ; mais n'ayant pas celle de gouverner sa propre maison, et cependant se croyant capable de régir un empire. Il se fût hâté de faire son testament, si on lui eût dit que le plus grand politique de l'univers devait bientôt mourir. Il avait la manie de se

croire infallible dans ses conjectures sur la guerre et la politique, quoique l'évènement trompât presque toujours son attente : il était encore un grand faiseur de projets, et principalement de plans de réformes pour l'état. Aucun n'avait été accueilli : mais cela ne le dégoûtait pas; semblable à ces maniaques en poésie, qui se tuent à faire des vers que personne ne lit; il enfantait chaque jour de nouveaux projets, dont les lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici quelques échantillons : ce sera un chapitre à ajouter au recueil des folies et des rêveries humaines, si quelqu'un entreprend jamais ce vaste et piquant ouvrage, qui pourrait avoir dix mille volumes grand *in-folio*. Un des projets auxquels lord Belleston tenait le plus, était celui de mettre toute l'Angleterre en ports

de mer. Une autre de ses idées favorites était de réunir, dans un seul bâtiment, le roi, la cour, ses ministres et leurs bureaux; le parlement, tous les tribunaux, tous les jurés; la bourse, la banque, les aldermans ou huissiers, les notaires, etc.; afin disait-il, avec un grand sérieux, qu'on puisse tout surveiller à-la-fois, et que toutes les affaires s'expédient sans sortir du même local. Il tenait également beaucoup à un autre plan: «On ne voit par-tout, s'écriait-il, que vénalité, corruption, injustices; les juges ne valent pas mieux que ceux qu'ils condamnent; les ministres volent le trésor public; la cour pompe la sueur du peuple; les lady, les bourgeoises même affichent autant de luxe et de scandale que les prostituées, au point que celles-ci se plaignent que les autres usurpent sur leur profession : il faut

donc, ajoutait-il, créer une armée de censeurs, de surveillans; et comme ceux-ci seront à leur tour sujets à toutes les faiblesses humaines, il y aura des archi-censeurs, pour juger les censeurs. Pour imposer un frein aux archi-censeurs, il voulait qu'on établît une autre hiérarchie semblable, laquelle à son tour serait censurée, après la fin de sa mission, par les censeurs premièrement institués, c'est-à-dire, par la première classe. Les délations étaient une des bases de ce plan: il avait fait un tarif portant: Telle somme pour qui dénoncera à un censeur un commis ivrogne, fainéant ou joueur; telle somme pour qui décelera un mauvais ménage, un mauvais fils, un mauvais père, une femme acariâtre, ou jalouse, etc. Double somme, si l'on dénonce un lord ou une lady, l'éducation devant les préserver de

ces vices. Il avait mis tant de cen-
 seurs pour empêcher l'état d'être
 pillé, que leurs honoraires surpassa-
 saient tout ce qu'on eût pu voler à
 l'état, puisqu'ils se seraient élevés
 plus haut que tous les revenus du
 fisc ne pouvaient se monter. Il lui
 échappa, au souper dont je parle, une
 naïveté, un trait de caractère, qui
 nous fit tous sourire. Il avait voulu
 parier une somme considérable (la
 mode, ou plutôt la fureur des paris
 est presque générale en Angleterre),
 que le lord Cornwallis gagnerait une
 grande bataille : on porte la gazette ;
 elle apprend qu'il a été vaincu. « Ma
 conjecture, dit tranquillement Bel-
 laston, n'en est pas moins certaine ;
 il devait la gagner ». Les gazettes ou
papiers-nouvelles (pour me servir
 de l'expression usitée en Angleterre)
 l'absorbaient tellement, qu'il pro-
 posa un jour sérieusement à une de

ses fermières qui ne savait pas lire, de prendre une gazette, tandis qu'il finirait de lire celle qu'il tenait à la main. Au surplus, son épouse était maîtresse absolue.

J'étais, pendant le souper, placé, comme de coutume, à côté de lady Bellaston; mais notre timidité, notre embarras, égalaient ceux de Rose et de Jervis. Cependant j'eus la satisfaction de voir, au dessert, mon aimable et tremblante conquête se rassurer peu à peu, au point que ma surprise et ma joie furent au comble, quand je l'entendis porter un *toast* (une santé) à Rose et à Jervis, c'est-à-dire à leur mariage. « Ce cher jeune homme, dit-elle, en se tournant vers moi avec le sourire des anges, m'a prié de consentir à son union avec Rose; Baltimore m'en a pressée aussi; mon époux y consent; serez-vous le seul à vous y opposer » ?

Rose et Jerwis rougirent, comme une fleur que le soleil colore de ses plus doux rayons. Je témoignai toute ma sensibilité à lady et à lord Belaston, ainsi qu'au lord Baltimore. J'exprimai aussi à Jerwis combien j'étais flatté d'une telle alliance, et d'avoir un gendre pour qui mon estime particulière s'accordait avec les sentimens qu'il avait inspirés à ma fille. Le reste de la soirée fut employé à convenir des arrangemens d'intérêt, et nous fixâmes la noce au cinquième jour suivant : Baltimore (le récit exige que je suspende encore l'épithète qu'il mérite) dit qu'il demandait ce délai pour les apprêts de cette noce. « C'est moi seul, ajouta-t-il, qui dois me charger de la fête; je suis persuadé que quand je me jetterai dans les liens du mariage, mon frère me rendra la revanche ». Ces mots furent accompagnés d'un

sourire amer, d'un sourire infernal, qui ne pouvait m'échapper, mais auquel je ne fis pas toute l'attention que j'aurais dû; je ne l'attribuai qu'à un sentiment de hauteur et de fierté. Il est certain que cette alliance était infiniment honorable pour ma fille et pour moi, suivant les préjugés d'un certain monde. Je me retirai, sans avoir pu trouver un moment d'entretien particulier avec lady Bellaston. Ce qu'elle venait de faire en faveur de ma fille, eût ajouté à ma tendresse, à ma vénération, s'il eût été possible d'y rien ajouter. Tout ce que je pus tenter, ce fut de glisser dans sa main un billet que j'avais écrit d'avance, pour le lui remettre, dans le cas où je ne pourrais lui parler librement. Je la pressais, dans ce billet, de m'accorder un entretien particulier. Je fus deux jours sans avoir de réponse. Qu'on se fi-

gure mon transport, en recevant, le troisième jour, l'assurance de mon bonheur. « Je vous attends ce soir à onze heures : Betti, en vous remettant ce papier, vous dira la manière dont vous pourrez monter à mon appartement sans être aperçu. Lord Bellaston est parti pour Londres; il ne sera de retour que demain ». Dans le délire de ma joie, j'embrassai Betti aussi tendrement, que si j'avais tenu sa maîtresse elle-même dans mes bras. Cher lecteur, je sens, à cette partie de mon histoire, la plume prête à s'échapper de mes mains. Oserai-je vous dire.... Mais il faut auparavant vous tracer le portrait de Betti. Il fallait être aussi fortement épris que je l'étais des charmes de lady Bellaston, pour avoir à peine, jusqu'à ce moment, entrevu ceux de sa femme de chambre : je devrais dire de sa

fille de chambre; car Betti n'était pas mariée. Elle était fille, dans toute l'étendue du terme, puisqu'elle n'avait encore écouté les vœux d'aucun amant : il n'y avait qu'un mois que lady Bellaston l'avait prise à son service : les projets du lord Baltimore sur ma fille étaient sans doute le motif qui lui avait fait remettre à un autre temps une conquête qu'il regardait comme ne pouvant lui échapper. Mais comment peindre Betti? Quinze ans à peine commencés, un visage légèrement ovale, la plus séduisante fraîcheur, l'ingénuité la plus piquante, le coloris d'une rose prête à s'épanouir, un sourire délicieux, une gaieté, une douceur ravissantes, les plus beaux yeux, les plus beaux cheveux, une taille voluptueusement dessinée, une gorge encore naissante et de la blancheur de l'ivoire. Voilà une faible esquisse

de la nouvelle Hébé qui me rendit alors infidèle à Vénus Bellaston. Je badinai d'abord légèrement avec Betti. J'opposai à sa résistance l'exemple de sa maîtresse : voilà comme le crime sert toujours à propager le crime. Un baiser ravi sur sa bouche de rose, une main posée sur ce sein de neige, troublèrent à-la-fois mes sens et ma raison. Ma bouche forma comme une barrière sur la sienne; et mon attaque fut en même temps si tendre et si impétueuse, que l'aimable Betti ne connut sa défaite qu'à cette première douleur que le triomphe de l'amour cause toujours à l'innocence. Le feu de mes baisers, l'ardeur multipliée de mes caresses, séchèrent les larmes qui coulaient sur ses joues, comme les perles d'une tendre rosée sur les fleurs. Cette chère enfant me jura le secret, me dit qu'elle m'aimait,

promit de me revoir , me rendit baiser pour baiser , m'assura qu'elle quitterait sa maîtresse pour me suivre à l'extrémité du monde , s'il le fallait. Pour moi , puisque je dois tout avouer à mes lecteurs , je n'étais pas éloigné de cette idée ; et j'agitai long-temps en moi-même la question , quand elle fut partie , si je serais entièrement ingrat envers lady Bellaston , et si j'aurais la témérité de repasser en France avec Betti , après avoir terminé le mariage de ma fille ; ou si je conserverais à-la-fois deux conquêtes égales en beauté , en grâces , en perfections , et toutes deux ayant des titres égaux à ma tendresse. Me voilà donc encore partagé entre deux objets que j'aimais avec la même vivacité , pour lesquels j'aurais donné mon sang et ma vie. Qu'opposeront à cela ceux qui osent soutenir qu'on ne peut

aimer véritablement deux personnes à-la-fois ? Lady Bellaston et Betti avaient également mon estime. Mon cœur n'eût jamais pu faire un choix entre elles ; si je l'ai fait quelques jours après , ma décision n'est provenue d'aucun motif de préférence. Elle n'a été que le résultat des évènements qui sont survenus , et dont on lira bientôt le récit douloureux.

J'arrivai , à onze heures du soir , chez milady Bellaston , guidé par Betti , qui se retira , après nous avoir servi du thé sur une console de bois de rose , et dans de la porcelaine aussi transparente qu'une onde pure , aussi blanche que le lait , mais moins blanche qu'elle. Je me jetai aux genoux de milady pour la remercier des bontés dont elle honorerait ma fille. En voyant tant de beauté , tant de confiance en moi , je

rougis intérieurement d'avoir pu être infidèle; mais dans un cœur égaré, le remords même se tourne en crime. Tout le fruit du regret que j'éprouvais fut, non pas d'être à l'avenir plus constant, plus reconnaissant, mais d'aggraver mes torts, en profanant de mes caresses une femme dont je n'étais plus digne. Plus milady m'opposait de résistance pour se déshabiller devant moi, plus mes sens s'enflammaient de luxure; car je n'ose plus dire d'amour. Mes transports étaient plus impétueux que tendres; ils n'étaient pas mêlés de cette espèce de respect que j'éprouvais même au milieu du plus brûlant délire, lorsqu'elle fut pour la première fois entre mes bras. Ce n'est pas que j'eusse cessé de la respecter; mais c'est qu'en ce moment je croyais, je voulais étouffer en quelque sorte le crime de mon infidélité, sous

l'excès de mes embrassemens. Ce n'était pas milady que je voulais tromper ; c'était moi-même. Je me livrai avec tant de violence , avec une si tendre fureur , à tout ce que m'inspiraient les charmes offerts à mes regards avides , abandonnés à mes mains errantes , livrés à mes emportemens lascifs , que je parvins en effet à oublier , pendant cette nuit délicieuse , combien j'aurais trahi une personne qui méritait de fixer seule mon culte et mon idolatrie , et qui était , sous tant de rapports , digne des hommages de l'univers. La pendule ayant annoncé plusieurs fois l'approche du jour , milady et moi nous séparâmes comblés mutuellement des faveurs de Vénus. Cette divinité ne vit peut-être jamais brûler plus d'encens , ni faire plus de tendres libations sur ses autels ; et , sous ce point de vue seulement ,

le sacrificateur fut digne de la victime.

Le moment fixé pour le mariage de ma fille était enfin venu : il se fit dans une chapelle que lord Belaston avait dans son château. Le dîner fut brillant, sans être très-nombreux. Les vassaux de cette terre chérissaient leur seigneur, et sa vertueuse épouse, qui était, disaient-ils d'une commune voix, si intéressante, si bonne, si douce, si compatissante. Ils avaient jonché, couvert des fleurs et d'herbes odorantes les avenues, les cours, les escaliers du château : on voyait des arcs de triomphe, des guirlandes, des festons, des devises, d'un genre et d'un goût tout-à-fait gracieux. Quelles sont pures les voluptés de l'ame, les jouissances de la vertu ! Qu'il est beau, qu'il est doux de se faire adorer de tout ce qui nous

environne ! Que l'hommage de ces bons paysans était touchant ! Le soir tout le château et le parc furent illuminés en un clin d'œil et comme par enchantement , grâces aux secours prompts et multipliés des vassaux. Un orchestre était placé auprès d'une assez vaste enceinte de gazon , où ces honnêtes et reconnaissans censitaires, ces paysannes la plupart belles ou jolies , toutes d'une gaieté pure et franche, leurs frères, leurs époux, leurs amans, exécutèrent différentes danses avec toute la précision possible. Nous nous fîmes un plaisir de danser, de boire , de chanter avec ces hommes de la nature , et de nous rapprocher d'elle avec eux. J'eus l'inexprimable joie de danser avec lady Bellaston , et avec Betti. Nous les laissâmes ensuite prendre le repas qu'on leur avait

servi, et nous allâmes goûter d'une légère colation que nous trouvâmes toute dressée. Après la colation et de nombreux toasts, le lord Baltimore dit qu'il n'y avait encore eu dans la fête rien de son invention, mais qu'il espérait qu'on trouverait assez agréable l'idée qu'il avait eu de nous donner le plaisir nouveau jusqu'à ce jour, d'une chasse aux flambeaux. « Tout est, ajouta-t-il, disposé pour cela : des chevaux, des habits d'amazones, des livrées, des hommes pour les battues du gibier, les sentiers du parc; tout est disposé pour cette chasse. Le bois est tellement illuminé que chaque arbre semble un soleil, chaque feuille une étoile; il y a tant de cordons lumineux dans la séparation d'un arbre, d'un bosquet à l'autre; enfin nous serons précédés et suivis par tant me servir de leur expression, chan-

de flambeaux errans, je veux dire de domestiques à cheval, chacun avec une torche, que nous chasserons la nuit en plein jour ». On applaudit à son idée; nous quittons la table; chacun va se préparer pour ce divertissement, dont Jervvis seul pouvait murmurer en secret, puisqu'il retardait le moment de consommer son hymen. Baltimore divisa les quadrilles; et, semblable à un général d'armée, il ordonna toutes les dispositions, régla l'ordre de la marche, celui des battues, celui des rendez-vous : c'était en effet un magnifique et rare spectacle, de voir une forêt de lumières ingénieusement diversifiées, traversée à tous momens par une foule de flambeaux allant, venant, se croisant au galop des coursiers; des chasseurs les suivant avec la même rapidité; des paysans endimanchés pour

tant, riant, faisant sortir le gibier des taillis ; des paysannes et leurs amans commettant peut-être plus d'un larcin amoureux ; le gibier effrayé, ébloui de tant de fausses clartés : mais quelle ame était donc celle du monstre, qui devait bientôt tourner cette fête en un deuil lugubre, changer la joie en douleur, et nous conduire sur le bord de l'abîme par des routes semées de fleurs, et aux accens de la plus innocente gaieté, de la plus touchante allégresse ? J'ai déjà dit que Baltimore avait présidé à la division des quadrilles : dans l'un il avait placé son père, une parente venue de Londres pour cette noce, et deux autres particuliers. Le second quadrille était composé de lady Bellaston, de Baltimore, d'un de ses amis, et de moi. Le troisième et dernier quadrille avait pour acteurs Rose, Jer-

wis, une autre miss**, et un jeune seigneur nommé Douglas. Chaque quadrille avait ses guides; ceux qui précédaient la division de Rose et de Jerwis et qui suivaient innocemment les instructions qu'ils avaient reçues de Baltimore, les firent passer par un sentier, qui aboutissait à la petite porte du parc, à ce même endroit où j'avais immolé lady Katesbury à ma vengeance, et lady Bellaston à mon amour. Tout-à-coup (suivant les informations que nous avons prises depuis), la petite porte s'ouvre; huit hommes armés fondent sur nos infortunés chasseurs l'épée nue à la main: deux de ces scélérats s'emparent de Rose, et la portent à demi-mourante dans un carosse à six chevaux, posté en dehors, tandis que les six autres poignent Jerwis, et menacent Douglas et la jeune miss du même sort, s'ils jettent

le moindre cri. Lorsqu'ils virent que Rose était parvenue dans le carrosse, ils sortirent précipitamment du parc; et déjà ils étaient remontés à cheval, pour atteindre et escorter la voiture, qui s'éloignait avec la plus grande rapidité, lorsque par un événement, ordonné sans doute par la providence qui ne veut rien laisser d'impuni, l'essieu du carrosse se brise: cependant le jeune Douglas était parvenu par ses cris à nous rallier autour de lui. Nous voyons Jerwis nageant dans son sang; nous apprenons l'enlèvement de Rose; nous nous précipitons à bas de nos chevaux pour passer la petite porte; nous remontons sur nos coursiers; nous volons après les assassins, après les ravisseurs, que nous n'eussions sans doute jamais atteints, si l'équipage ne se fût pas renversé. Ces tigres étaient occupés à placer

sur un de leurs chevaux Rose, non encore revenue de son évanouissement; nous nous élançons sur eux; ils opposent de la résistance: deux d'entre eux tombent morts sous nos coups; un troisième est blessé de manière à ne pouvoir nous échapper; les cinq autres cherchent leur salut dans la fuite. Douglas leur tire un coup de fusil: il vise celui qui, tenant Rose sur son cheval, allait s'évader avec sa proie... O fatalité cruelle! ô perte irréparable! la balle qui devait frapper ce tigre, atteint Rose, et l'étend expirante aux pieds du coursier. Baltimore, ne doutant pas du succès de son projet, s'était éclipsé peu de minutes auparavant, sans doute pour aller consommer son crime dans un bois, où nous avons su qu'on devait lui mener sa victime. Celui des huit ravisseurs qui avait été blessé à mort, eut le

temps de nous avouer que c'était Baltimore qui les avait poussés à cette action, et qu'il avait tout préparé pour passer en Amérique, soit avec Rose, si son projet avait lieu, soit sans elle si quelque hasard imprévu le faisait échouer. On eut la plus grande peine à m'empêcher de me tuer sur le corps de ma fille : le lord Douglas et deux domestiques m'arrachèrent d'auprès de ce cadavre, que je contemplais avec une douleur muette et sombre : on m'entraîna au château. Ce seigneur passa le reste de la nuit, et tout le jour suivant, auprès de moi. Lady et lord Bellaston, quoique doublement affligés par la mort d'un de leur fils, et par l'abominable conduite de l'autre, demeurèrent aussi le lendemain auprès de mon lit, où j'étais retenu par des accès d'une fièvre brûlante, suivis d'un tel délire, qu'il fallut me

saigner deux fois pour me rendre la connaissance. Les attentions de lady Bellaston me pénétrèrent de la plus vive sensibilité pour elle. Betti eut ordre, les jours suivans, de rester auprès de moi, toutes les fois que sa maîtresse ne pourrait y demeurer. Ainsi, par une singularité qu'un évènement aussi terrible avait pu seul amener, je me trouvais gardé tour-à-tour par celles qui étaient les deux tendres objets de mes feux, avant la mort de l'infortunée Rosé.... Que dis-je? avant sa mort. Ah! j'ai à me reprocher, non pas qu'elles m'aient consolé de cette perte (je la pleure encore au moment où j'écris ces mémoires), mais qu'elles aient pu faire diversion à une douleur que rien n'aurait dû affaiblir. Je sens que le lecteur va m'accabler de son indignation, quand je lui apprendrai qu'un mois, oui, seulement un mois

après le malheur que je venais d'éprouver, je m'oubliai au point d'ouvrir aux poisons enivrans de la volupté un cœur qui n'aurait dû connaître que les soupirs d'un deuil éternel. Chère Rose, je n'étais pas digne d'être ton père; le ciel a été juste, en me privant de toi.

Lady Bellaston était venue, suivant sa coutume, prendre son thé dans ma chambre. Je commençais à me lever. Jamais milady n'avait été plus belle; sa pâleur la rendait si intéressante, son négligé était si séduisant, sa mélancolie donnait à ses traits une teinte si douce, ses soins, ses égards pour moi, son abandon, étaient si touchans, ses manières si tendres, son regard si languissant, qu'éperdu d'amour et de reconnaissance, je pris une de ses mains, et lui dis avec un transport qui lui causa un léger frémissement. «Oui,

milady, cette malheureuse vie n'est qu'un passage : l'un le franchit aujourd'hui, l'autre un peu plus tard ; voilà toute la différence. La sagesse, je le vois, est de le semer de quelques fleurs, hélas ! aussi fugitives que nous-mêmes. Aidons-nous à supporter nos maux. Laissez-moi toucher encore cette belle main ; laissez-moi puiser encore la vie sur cette bouche adorable. Renaissons au plaisir, à l'amour ». En prononçant ces mots, je la tenais penchée sur mon sein. Mes yeux plongeaient dans le sien ; je le sentis bientôt palpiter sous ma main téméraire. La résistance de cette beauté céleste, de cette ame divine, était si faible, qu'il était aisé de voir qu'elle succombait malgré elle, mais qu'elle craignait de me rendre plus malheureux par son refus. Je la transporte sur mon lit, et nous nous anéantissons dans

l'ivresse de l'amour le plus tendre, de la passion la plus ardente et la mieux sentie.

J'ai promis de ne taire dans cette histoire aucun de mes torts. Je vais remplir cet engagement, en racontant la scène du lendemain. Milady chargea, après le déjeuner, sa femme de chambre de me tenir compagnie. Le repos de la nuit, la fraîcheur du matin, rendaient Betti plus fraîche encore, plus attrayante, que je ne l'avais jamais vue. Telle une rose a plus d'éclat au matin du jour, que lorsque le soleil commence à la brûler de ses rayons. Un jupon court, des bras presque entièrement nus, une gorge tout aussi peu couverte (eh ! quelle gorge !), une grâce naïve, une timidité douce, l'embarras de la pudeur, peut être l'idée secrète et involontaire du plaisir, des joues légèrement colo-

riées par un point rosé, une bouche aussi vermeille qu'une fraise, des yeux qui n'osaient rencontrer les miens, un ratelier d'ivoire, des cheveux à peine noués, le désordre ravissant d'une demi-toilette, un sourire que l'Albane ou le Corrège ne pourraient peindre, me causèrent une émotion, un trouble, un enchantement, que je ne pus surmonter. Psiché fut moins belle que ne l'était en ce moment Betti : l'amour fut moins tendre que moi. « Ah ! ma chère Betti, lui dis-je en l'embrassant, combien je suis touché de tant de soins, de tant de marques de votre attachement ! combien nous sommes faits l'un pour l'autre ! Non, rien ne nous séparera : faisons l'échange de nos ames, unissons-les, confondons-les ensemble ». Elle céda, avec une douceur tout-à-fait angélique, à mes caresses redou-

blées; et réellement on eût dit que nous n'avions qu'un corps, qu'une ame, qu'un seul et même souffle; tant nos corps étaient tendrement enlacés, tant nous nous livrions avec une ardeur réciproque à tout le délire de l'amour, à tous les transports de la jouissance. Que l'ignorance est quelquefois favorable aux humains! J'étais au comble de mes vœux; j'adorais Betti; je me décidais à la mener en France, dès que je pourrais y passer en sûreté. Ce n'est pas que je n'aimasse, avec la même sincérité, la même vivacité, lady Belaston; mais, cette dame étant mariée, j'avais enfin pris la résolution de m'attacher exclusivement à celle dont j'avais eu les tendres prémices, et qui me serait unie sans partage. Ce doux prestige ne fut pas de longue durée. Le lendemain du jour où, plus enchanté que jamais de Betti,

nous nous étions elle et moi abreuvés de tous les flots de la volupté, je descendis à l'appartement du lord Douglas, qu'on avait engagé à passer au château le reste de la saison. Sa porte, au lieu d'être entièrement fermée, ne l'avait sans doute été qu'à demi par je ne sais quel défaut d'attention, ou peut-être par trop de précipitation. J'avais la liberté d'aller chez lui sans me faire annoncer. J'entre au petit pas, dans la crainte qu'il ne fût pas encore éveillé; je vois Betti entre les bras de ce jeune seigneur, partageant ses embrassemens, sans lui opposer aucune résistance. Je me retire sans être aperçu; je rougis d'avoir pu balancer entre elle et Bellaston. J'attends qu'il soit jour chez celle-ci: il arrive enfin le moment où je puis expier mes infidélités, en lui jurant un attachement éternel. J'avais ré-

solu de ne rien témoigner à Betti de ce que j'avais vu. Lorsqu'elle vint dans ma chambre, suivant sa coutume, je me bornai à lui dire qu'actuellement je me portais mieux, et qu'elle pouvait réserver tout son temps pour sa maîtresse. C'est sur-tout dans une amie neuve, que le remords agit avec plus de puissance. « Vous ne m'aimez donc plus, dit-elle avec des larmes qu'elle ne put retenir ». Je ne pus alors m'empêcher de lui dire que ma connaissance pourrait nuire aux plaisirs que lui procurait lord Douglas. Elle se jeta à mes pieds. Que la beauté dans les pleurs a de charmes ! que l'homme est faible et changeant dans ses résolutions ! Je lui pardonnai ; elle me dit qu'elle n'entrerait plus chez mon rival : sans compter sur cette promesse, je me dégradai jusqu'à penser en moi-même que si j'étais en con-

currence avec le lord Bellaston, je pouvais bien l'être avec le lord Douglas; et je scellai ma réconciliation avec Betti, par un tendre baiser sur sa bouche: mais pouvait-on approcher de cette bouche si fraîche, si vermeille, sans être au même instant embrasé de mille feux? La communication électrique est cent fois moins rapide. Je renouvelai la scène de la veille avec une telle ardeur, qu'il semblait que je cherchais à lui prouver que je valais bien celui pour qui elle m'avait trahi, et qu'Hercule était peut-être préférable à Adonis. Je me sers de cette comparaison, parce que le lord Douglas était d'une très-aimable figure, mais d'une complexion infiniment délicate. Elle dut avoir la même idée; car je ne l'avais pas encore trouvée si passionnée; c'était d'ailleurs un article

trop essentiel pour échapper à une personne qui avait cessé d'être agnès.

Ici se terminent les aventures du château de Bellaston. La saison d'habiter Londres était venue. Milady et son époux m'engagèrent à accepter un logement dans le vaste et magnifique hôtel qu'ils avaient à la ville; nous nous y rendîmes tous pour y passer l'hiver.

Le lecteur a vu dans ce chapitre des tableaux tour-à-tour terribles et majestueux, lugubres et rians; il eût sans doute préféré une continuité d'images de ce dernier genre; cependant la volupté même lasse: d'ailleurs je dois décrire fidèlement mon histoire, quelle que soit la nature des évènements, et même quel que soit le goût ou le penchant du lecteur. L'historien ne doit voir que la vérité.

Pendant les premiers jours de

notre séjour à Londres, je partageais mon temps et mes soins entre lady Bellaston et Betti, malgré l'infidélité commise, et peut-être continuée depuis par celle-ci. Je fréquentais presque journellement le jeune Douglas, sans lui rien témoigner de la relation clandestine qu'il avait eue avec une de mes deux maîtresses. Il faut tracer ici le portrait de ce lord, l'un de ces hommes singuliers que produit si souvent l'Angleterre: il était ami chaud, mais amant très-volage. Voici comme il raisonnait ou déraisonnait sa conduite. « Les femmes, disait-il, ne sont ici bas que pour nos menus plaisirs; je les regarde comme de charmans oiseaux, auxquels on serait un monstre de faire le moindre tort: mais ce ne sont que d'aimables bagatelles, dont je ne conçois pas qu'on puisse s'occuper sérieusement; je n'ai ja-

mais compris, ajoutait-il, qu'un homme pût tomber aux genoux d'une femme, à moins qu'il n'eût sa raison égarée. Ces mots je vous adore, je brûle pour vous, je meurs si vous ne m'aimez, excitent en moi un rire de pitié, sur-tout quand je les entends prononcer par des hommes qu'on dit sensés, qui gouvernent même l'état, par des généraux, par des magistrats. Il y a plus; je vous avouerai que je n'ai jamais pu me résoudre à voir deux fois, c'est-à-dire, à jouir deux fois du même objet, si charmante que ce soit la personne. Quand une femme me plaît, je lui dis : Je vous trouve de mon goût, me trouvez-vous du vôtre ? Si elle me dit oui, ou me le donne à comprendre, je fais affaire avec elle. Si je m'aperçois que je ne suis pas son fait, je me retire. Il vint un jour chez moi une très-jolie créa-

ture, amenée par une femme qui me dit qu'elle était dans la plus profonde misère, et qui s'éloigna sur-le-champ, avec une telle promptitude que je ne pus lui faire aucune question. Je voulus embrasser la jeune miss, en lui demandant si je lui convenais; elle versa quelques larmes, et me pria de ne lui faire aucune violence; qu'on l'avait amenée contre son gré, en la menaçant de la chasser, si elle n'apportait quelque argent. Elle fit en même temps quelques façons pour retirer sa main que j'avais mise dans la mienne: je compris que je ne lui plaisais pas; je la renvoyai, en lui donnant précisément la même somme que je lui aurais donnée, si elle m'avait *amusé*; parce que ce n'était pas sa faute, mais la mienne, si je n'étais pas aimable à ses yeux. Je vois tous les objets

avec le même calme ; je ne suis tout de feu que pour les affaires de mes amis, parce que la moindre froideur pourrait, ou les affliger, ou nuire à leur succès. Il m'est égal d'habiter la campagne ou la ville, d'être seul ou en compagnie, d'éprouver de la reconnaissance ou de l'ingratitude, d'assister au spectacle, à un sermon, ou à une séance du parlement, à une noce ou à un enterrement. Je défie toutes les tempêtes du gouvernement, tous les tremblemens de terre de l'univers, une banqueroute capitale, de m'émouvoir plus qu'il ne convient à la dignité de l'homme. On m'annonça un jour qu'un domestique m'avait beaucoup volé : « Il s'est plutôt fait tort à lui-même qu'à moi, répondis-je froidement ; car je vais le renvoyer. On me présenta une autrefois un français qui me dit : « Je suis gentilhomme ; — Je suis plus

que vous, lui dis-je, car je suis homme. Je ne vois pas l'avantage d'allonger un si beau nom ». Le lord Douglas m'ajouta qu'il avait trouvé la pierre philosophale du bonheur : c'était, suivant lui, de s'attendre à tout, et de ne s'étonner de rien, de regarder un jour heureux comme devant être suivi d'un jour malheureux, et celui-ci comme pouvant être la veille d'un jour fortuné; enfin de ne s'attacher à rien, si ce n'est à ses amis, les vrais amis étant en si petit nombre que cet engagement ne peut troubler que bien rarement notre tranquillité. Je me suis fait encore un autre principe, me dit-il; c'est de ne jamais contredire personne : les disputes d'opinion échauffent trop le sang. Par le même motif, je ne bois que de l'eau, et ne mange que des mets rafraîchissans et légers. Un poète

prétendait un jour devant moi que le café allumait sa verve ; je ne le contredis pas ; mais je pensai qu'il ne trouverait jamais dans sa tasse, le génie qu'il n'aurait pas reçu de la nature. J'aime si peu à contredire, que j'approuve tout ce que les autres font, et ne suis choqué de rien. Un autre moyen de conserver mon apathie, c'est de n'ouvrir aucun livre : les moralités ennuyent ou affligent ; les philosophes impatientent en voulant expliquer des choses, sur lesquelles les ignorans sont aussi avancés qu'eux, et même plus avancés, puisqu'ils savent au moins qu'ils ne savent rien. Les historiens affectent cruellement l'ame par le spectacle de la vertu presque toujours succombant sous le crime, de la faiblesse égorgée par la force : d'ailleurs ils mentent tous, car ils racontent les faits comme

ils les voient, non comme ils sont réellement. Les poètes, les orateurs, les romanciers sont encore plus dangereux pour notre tranquillité. Je n'aime que les livres de calcul : ceux-là prouvent toujours, et ne cherchent jamais à émouvoir, à *détranquilliser*. D'ailleurs tout est affaire de calcul ; nos erreurs, nos faiblesses, nos imprudences ne sont que des défauts de calcul, de fausses combinaisons : l'avare attache trop de prix aux richesses ; le prodigue ne leur en donne pas assez, parce que l'un et l'autre ont mal calculé. Celui-ci se ruine pour évaluer trop haut les charmes d'une coquette ; celui-là est perfide envers son épouse, parce qu'il ne donne pas à sa possession sa vraie valeur : l'éloquence même, la poésie, la musique, tous les beaux arts dépendent d'un calcul plus ou moins juste des effets

que peuvent produire tel ou tel son (1), telle ou telle image, cette couleur ou une couleur opposée. Il ne me reste plus, continua-t-il, pour vous faire voir à quel point je tiens à mon insouciance, qu'à vous citer un trait de ma vie à cet égard : je connus un jour une petite femme toute charmante; je me surpris une forte envie de la revoir. J'en conclus aussitôt qu'elle troublerait mon repos : j'entrepris, le jour même qu'elle avait cédé à mes desirs, un assez long voyage, pour n'avoir pas à combattre ou à satisfaire davantage cette fantaisie ».

Depuis mon retour à Londres, j'avais lié connaissance avec un

(1) C'est bien là le caractère d'un homme apathique et froid. Ceci rappelle le trait de ce géomètre qui, à la lecture d'une pièce de poésie, dit : *Qu'est-ce que cela prouve?*

anglais fort libertin , mais d'une gaieté et d'une tournure d'esprit très-séduisantes , et qui rendaient son commerce infiniment agréable. Il me proposa de le seconder dans une partie d'amourette (ce fut son expression), où il m'assura que nous nous réjouirions beaucoup. Il avait arrangé cette partie avec une jeune femme entretenue par un homme extrêmement jaloux. Nous devions nous présenter chez elle à l'heure de son souper , nous donner , l'un pour son cousin , l'autre pour son frère ; tempêter , jurer sur la conduite qu'on nous aurait dit qu'elle tenait avec son jaloux , et ne nous appaiser que sur la protestation qu'elle nous ferait qu'on l'avait calomniée , et qu'elle n'avait avec elle qu'un vieux domestique. Elle engagera , me dit-il , sans peine son entreteneur , par la crainte que nous lui inspirerons ,

de la faire sortir de sa maison, et de faire cesser son commerce avec elle, à passer pour son laquais, à nous servir en conséquence à table, et à obéir à tous les ordres qu'elle lui donnerait.

La partie me parut très-plaisante, et je l'acceptai avec plaisir. Nous nous habillons en vrais matamores, en véritables spadassins : Spencer (c'était le nom de cet anglais) devait jouer le rôle de frère, et moi celui de cousin. La femme, ou plutôt la maîtresse du jaloux, l'avait prévenu, avec l'air d'un grand chagrin, qu'elle venait d'apprendre qu'un de ses frères était récemment arrivé à Londres avec un de ses cousins; qu'elle les craignait infiniment; qu'ils ne découvriraient peut-être pas sa demeure; mais que si par hasard ils en étaient instruits et venaient la voir, elle le ferait passer pour un domestique at-

taché à elle depuis long-temps. « Par ce moyen, lui ajouta-t-elle, nous éviterons leurs emportemens ; car leur caractère est très-violent ». A l'heure convenue, nous frappons à la porte d'une manière à réveiller toute la ville de Londres. On ouvre. Nous montons à la chambre où nous savions que le couvert était mis. Spencer, tournant un regard furieux vers le jaloux, qui s'était déjà placé derrière la chaise de mistrees Sara (1), dans l'attitude d'un domestique, dit à sa fausse sœur : « Il me faut donc faire cinquante lieues pour vous arracher à une conduite qui déshonore la noble famille des Spencer. Où est l'infâme avec qui vous entretenez un commerce si criminel ? Serait-ce par hasard (il tire son épée) ce beau monsieur, ce cher homme que je

(1) Mistrees répond au mot de madame.

voilà, béant, derrière votre chaise?
— Ah ! mon frère, s'écrie Sara, en se levant, et s'avancant au-devant de l'épée ; voyez où va la calomnie. Je n'ai qu'un vieux et ancien domestique avec moi ; le voilà. Tout le voisinage vous attestera que je n'ai plus personne auprès de moi. Il vous est aisé de vous en informer tout-à-l'heure, si vous en doutez. — Je vois, dit alors Spencer en se radoucissant, je vois, à votre air d'assurance, qu'on m'en a imposé. Cela étant, je retrouve ma sœur, je reconnais mon sang ; embrassez-moi, embrassez aussi ce bon parent qui a bien voulu m'accompagner dans un voyage si pénible ; donnez-nous à souper ; nous mourons de faim ». Il pose en même temps ses pistolets et son épée sur une table ; j'en fais autant : nous nous arrangeons de manière que le prétendu domestique, qui était d'ail-

leurs bien éloigné d'avoir une pareille tentation, ne pût se saisir de nos armes. Nous soupçons, nous rions, nous buvons, toujours servis par *Jacques*, nom donné en ce moment par Sara à son entreteneur. Au dessert, Spencer demanda du vin de Bordeaux; il n'y en avait pas dans la maison. « Eh bien, dit-il à Sara, je veux le payer: j'en sais d'excellent à deux pas d'ici; mon cousin connaît l'endroit: (observez qu'il fallait une grosse demi-heure pour aller à cet endroit, et autant pour en revenir): va, cousin, prends Jacques avec toi, et portons six bouteilles de ce jus divin. Les Français le recueillent; mais l'anglais le boit ». Je sors avec Jacques, qui n'osait respirer. Nos amans eurent tout le temps de s'évertuer à leur aise. Nous revenons. Spencer fait semblant de trouver le

vin détestable ; il en jette une bouteille par la fenêtre.

« Pauvre cousin, me dit-il, on t'a trompé comme un nouveau débarqué : ce vin est de Bordeaux comme j'en suis. Viens, Jacques, suis moi. On verra la différence de celui que je vais choisir ». Ils partent l'un et l'autre ; et j'ombrageai de nouvelles branches, je couvris d'un nouveau bois le front de celui qui s'avisait de déshonorer une miss ou mistress, qui avait des parens aussi délicats sur l'honneur. Au retour des deux absens, nous bûmes de nouveau maintes rasades ; Spencer, qui était très-facétieux et fécond en saillies, fit, d'un sérieux à glacer, un sermon à sa sœur, sur les dangers que les jolies femmes couraient dans la capitale, sur les tours sanglans qu'elles jouaient, même à leurs amans. Il s'étendit sur les avantages de la sa-

gesse. « Encore, dit-il, si les femmes étaient fidèles à celui qui leur fait un sort, et qui les aime, il n'y aurait qu'un demi-mal ». Puis, renforçant sa voix, il finit ainsi son discours : « Ma sœur, n'écoute aucun homme; ou si l'indomptable amour te porte jamais à accepter les vœux d'un adorateur; sois lui fidèle; c'est le seul moyen de conserver quelque honneur au sein du déshonneur ». Nous avons peine à retenir le rire prêt à nous échapper. Spencer faillit le faire éclater tout-à-fait, lorsque, fixant toujours avec le même sérieux Sara et moi : « Il me semble, nous dit-il, d'une voix foudroyante, que ma morale vous fait rire; ô temps! ô mœurs! Tu es maître, cousin, d'agir et de penser comme bon te semblera; mais si Sara écoute un amant, ou du moins si elle manque à celui qu'elle aura choisi, il n'aura pas de meil-

leur vengeur que moi». Il fallait voir le bon Jacques admirer la bouche béante, la belle morale, si bien débitée par Spencer. Quant à moi, cette partie me divertit d'autant plus, que Sara était une brune très-vive et très-agaçante, digne de rendre infidèle, même à Bellaston ou à Betti. On ne peut, je crois, en faire un plus bel éloge. Nous nous retirâmes; et à ce moment tout le monde était content, Sara de nous, nous de Sara, et Jacques de nous voir partir.

Spencer était, non-seulement libertin, mais encore joueur. En sortant de la maison de Sara, il m'entraîna dans une de ces salles de jeu, où l'on fait dépendre d'une carte ou d'un dé, sa fortune, son repos, et quelquefois sa vie. Je dois, pour l'instruction des jeunes gens qui pourront lire ces mémoires, leur tracer le tableau qui s'offrit à

mes yeux: que leur imagination me
suive un moment, sous ces voûtes,
autour de ses tapis où l'honnête
homme et le scélérat n'ont d'autre
distinction, que celle de l'or qu'ils
étaient. Les torches des furies sem-
blent leur servir de flambeaux. Le
sombre désespoir siège au milieu
d'eux, et ses serpens se dressent sur
leur têtes: des flots d'or roulent sur
ces tapis dévorans, pour allumer les
passions les plus viles, pour en-
flammer, pour irriter la soif de la
cupidité: l'intérêt est le seul dieu
auquel sacrifient ces joueurs, à-la-
fois sacrificateurs et victimes. La
divinité appésantit sur eux son scep-
tre, dirai-je d'or ou de fer? elle ré-
pand le trouble et le vertige sur
tout l'assemblée. Vous voyez d'abord
les acteurs pâles, mornes, inquiets,
préluder par un sombre silence à la
terrible scène qu'ils vont commencer.

Mais lorsque les dés roulant vont développer les destinées, l'espoir et la terreur les rendent semblables à ces criminels, qui attendent dans les angoisses de la mort leur grace ou leur supplice. La fortune dicte enfin ses arrêts; souvent un seul joueur, par un caprice digne du dieu qui préside à ces assemblées, engloutit la fortune des autres, et forme ainsi son bonheur du malheur général. Là, le mari engage ses terres, le père de famille le pain de ses enfans, la femme ses diamans, et trop souvent son honneur. La fureur se peint sous diverses formes; l'un déplore, en rugissant, son espérance trompée, sa fortune qu'un instant a dévorée; l'autre meurtrit son front; se frappe la poitrine, s'arrache les cheveux : ceux-ci frappent du pied la terre, vomissent les plus horribles blasphêmes, les plus affreuses im-

précations, et brisent tout ce qui se trouve au-devant de leur rage. Ceux-là, protestent de ne plus jouer de leur vie : serment indiscret ! résolution passagère ! L'appât du jeu rappelle les athlètes. La soif des joueurs peut se comparer à celle des hydropiques ; elle s'accroît à mesure qu'elle se satisfait : la fortune est une coquette qui trahit, favorise et amorce tour-à-tour ses amans. On passe dans ce reflux de pertes et de gains les jours et les nuits ; le joueur se dérobe la nourriture et le sommeil ; à son air pâle, défait, sombre et rêveur, vous le prendriez pour un spectre ambulant. Envain la foule des créanciers assiège sa porte ; envain sa famille est poignardée par la plus horrible misère ; il délaisse impitoyablement son épouse et ses enfans : rien ne le touche, rien

n'émeut son ame de bronze; il trouve pour jouer l'or qu'il n'a pas pour payer ses dettes ou nourrir sa famille: heureux encore les acteurs de ces fatales assemblées, si le désespoir n'occasionne bientôt le meurtre, le duel, l'assassinat ou le suicide. Interrogez le sein des fleuves, les flots de la mer; et vous serez effrayé du nombre des joueurs, que la perte de leur or a fait précipiter vivans dans ces profonds abîmes.

Le lecteur me pardonnera sans doute la longueur de cette digression, à cause de son utilité: en sortant de cet antre, de ce gouffre infernal, par un escalier faiblement éclairé, un joueur qui avait perdu tout son or, et qui attendait au bas de cet escalier celui qui l'avait gagné, le poignarde à nos côtés et s'évade. Spencer parvient aussi à se sauver; mais il ne pouvait passer

qu'un homme à-la-fois. Je me trou-
vai malheureusement le dernier. Les
joueurs, accourus aux crix du mou-
rant, m'arrêtent, et sont d'autant
plus portés à croire que j'avais
commis ce meurtre, qu'en effet j'a-
vais perdu plusieurs rouleaux d'or.
Pour surcroît d'infortune, l'homme
assassiné était le fils aîné du duc de
Devonshire. On me traîne dans les
prisons ; l'affaire s'instruit avec d'au-
tant plus de célérité, que ce seigneur
était très-puissant en crédit et en
richesses. Je n'osais marquer ma
déplorable situation à milady Bel-
laston : j'aurais trop rougi de lui
faire savoir que ce malheur m'était
arrivé dans une caverne de jeu.
Mille réflexions accablantes se pré-
sentèrent à-la-fois à ma lugubre ima-
gination : voilà, disai-je en moi-même,
quelles sont les suites terribles, les
suites irréparables d'une conduite

dérégée, et des mauvaises liaisons. Je pouvais vivre heureux, respecté, considéré, comme l'avaient été mes ancêtres; et je suis déshonoré, proscrit dans ma patrie, et prêt à subir dans une autre un supplice infamant, d'autant plus douloureux, que du moins, à cet égard, je suis innocent. Une fièvre brûlante s'empara bientôt de moi, et me conduisit au bord du tombeau. J'invoquais la mort, comme le seul remède à mes maux, le seul moyen de me préserver de l'infamie qui m'attendait. Je me serais procuré du poison, si j'en avais eu la facilité; mais j'étais trop surveillé, trop fortement recommandé. Mes domestiques n'avaient pu pénétrer jusqu'à moi. Cependant la mort du fils du duc de Devonshire avait fait trop de bruit pour que milady Bellaston n'en eût pas été informée: elle sut en même temps

que j'en étais accusé. Cette respectable, cette bonne et tendre lady, brava pour moi jusqu'aux soupçons que pourrait inspirer le vif intérêt qu'elle prenait à mon sort ; elle hasarda jusqu'à sa réputation. Et je l'accusais de m'oublier ! Il est vrai qu'elle n'était pas venue dans ma prison ; elle m'en apprit depuis la cause, elle craignait qu'une démarche aussi éclatante de sa part ne nuisît au succès des efforts qu'elle voulait tenter pour me sauver. Elle agit en effet avec tant de zèle et d'activité, qu'elle parvint à soupçonner quel était le véritable assassin. Elle n'avait jamais cru un seul moment, malgré la clameur publique, que j'eusse pu me souiller d'une action aussi lâche.

Spencer fut interrogé, et, d'après son témoignage, et celui d'un autre joueur qui se trouva conforme au

sien , le coupable fut arrêté. Il se troubla dans ses réponses , et finit par tout avouer. J'ignorais ce qui se passait ; ma fièvre et ma faiblesse augmentaient ; ma douleur et mon désespoir n'y contribuaient pas peu. Le médecin venait de déclarer que je ne passerais pas la nuit. Je n'avais plus devant les yeux que l'image d'une mort certaine, soit par la nature de ma maladie et l'épuisement total de mes forces, soit par le supplice le plus déshonorant.... Tout-à-coup je vois , je crois voir un ange tutélaire , une divinité , lady Bel-laston , s'avancer vers mon lit funèbre : je pense qu'un rêve trompeur m'égare et trouble ma vue et ma raison , mais une voix se fait entendre ; oui , c'est celle de lady. Je me soulève , quoiqu'avec beaucoup de peine , pour m'assurer de la vérité. « Vous ne vous trompez pas ,

me répète la même voix : j'apporte l'ordre de votre liberté ». Cette voix, ces sons enchanteurs, retentissent jusqu'à mon cœur. Je ne doute plus de ce que je vois, de ce que j'entends ; je reconnais milady, je sens sa main trembler dans la mienne.... je m'évanouis. Pendant qu'on me donne les secours nécessaires, milady s'éloigne, de peur que sa présence ne m'occasionne encore une nouvelle faiblesse, et charge, en s'en allant, le geolier de me dire qu'elle repassera le lendemain. La joie de me voir libre, la sensibilité que me causèrent la vue et le tendre attachement de milady, opérèrent en moi une révolution, une crise heureuse, qui firent presque entièrement disparaître ma fièvre ; mais ma faiblesse était si grande, que je ne pus hasarder de me faire transporter hors de ma prison.

Il était à peine jour que Betti

vint, par ordre de sa maîtresse, s'informer comment j'avais passé la nuit : des larmes coulèrent des yeux de cette aimable fille, et lui rendirent toute ma tendresse. Elle m'annonça que lady Bellaston viendrait elle-même à midi. Mes domestiques ne furent pas plutôt instruits de la liberté qu'ils avaient de me voir, qu'ils se rendirent auprès de moi. J'attendais avec la plus vive impatience le moment où je reverrais celle à qui je devais la vie, et ce qui est d'un prix bien au-dessus, la conservation de mon honneur. L'heure à laquelle on m'avait dit qu'elle devait venir approchait, lorsqu'on m'annonce qu'une dame demande à me voir : on la fait entrer. Mon cœur volait au-devant d'elle ; je pensais que c'était milady Bellaston. O surprise ! à peine j'en crois mes yeux : je vois , je reconnais

Amélie (on se rappelle que c'est le prénom de madame de Verneuil). Mon trouble , ma confusion , la honte de me trouver dans un lieu si peu digne d'elle , si peu digne de moi , les reproches auxquels je m'attendais au sujet des relations que j'avais eu avec la petite Folanges , sont au-dessus de toute expression. Un autre motif rendait ma situation encore plus pénible : je tremblais que lady Bellaston n'arrivât pendant cette entrevue. Amélie s'approcha de mon lit , et me dit qu'elle avait appris avec la plus vive joie qu'on m'avait rendu justice , et que j'étais libre. « Il y a deux jours , continuait-elle , que je suis arrivée à Londres ; je vous apporte vos lettres de grace. Malgré votre infidélité à mon égard , je n'ai rien négligé pour les obtenir dès le moment que j'ai su votre duel avec Coetlogon ; mais vous

savez combien les lois sur le duel sont sévères en France. M. de....cet avocat à qui vous vous adressâtes lors de cet événement, et que vous aviez prié de découvrir ma retraite, m'a appris que vous étiez en cette ville, et m'a donné votre adresse. Vous devez vous rappeler que vous la lui aviez envoyée il y a environ un mois, en lui demandant par votre lettre s'il pensait que votre affaire fut oubliée, et que vous pûsiez revenir dans votre patrie. Je lui dis que je voulais vous ménager une surprise agréable en vous remettant moi-même vos lettres de grace : non-seulement on m'a refusé de vous voir ; mais encore on m'a ajouté que vous aviez perdu presque toute connaissance. J'envoyai hier au soir demander dans quel état vous étiez ; je craignais d'apprendre votre mort, et j'appris à-la-fois votre

convalescence et votre mise en liberté : vos malheurs m'ont fait tout oublier ; ou plutôt mon cœur trop faible n'a jamais cessé de vous aimer. Vous trouverai-je plus fidèle à Londres, que vous ne l'avez été en France? Mais je ne fais pas attention que je dois ménager l'état de faiblesse et d'abattement où votre maladie vous a réduit. « Ah ! chère Amélie, lui dis-je, que je suis pénétré de tant d'attachement de votre part, et d'en avoir été si peu digne ! » Et prenant une de ses mains dans les miennes, je jure, ajoutai-je, par cette main adorée »... En prononçant ces mots, je vois milady Belaston qui s'avance, nous surprend dans cette situation, fixe un moment celle qu'elle regarde, non sans raison, comme sa rivale, tandis que de son côté Amélie l'observe avec le même étonnement et la même idée.

Une pâleur soudaine couvre leur visage : je n'étais guère dans un meilleur état. Amélie sort la première, et me dit avec une larme de dépit : « Voilà, monsieur, vos lettres de grace ; je suis heureuse de ne vous avoir pas donné mon adresse : dans deux heures je ne serai plus à Londres. Je me retire ; je pourrais être ici de trop ». Elle jette les lettres sur mon lit, et disparaît sans écouter quelques mots balbutiés d'une voix faible par lady Bellaston. Je conjure alors, mais vainement, celle-ci de s'approcher et de m'entendre : mais elle s'éloigne à son tour, sans m'honorer d'un seul mot, et en me lançant un regard où éclatait un dédain profond ; pire et plus humiliant pour moi que le courroux et l'indignation : mon extrême faiblesse ne me permet ni de l'arrêter, ni de la suivre. Je demeure interdit et sans voix. Quelle



Je me retire , dit - elle ; je pourrois être
de trop ici .



situation ! quel passage subit du désespoir à la joie , et de la joie au désespoir ! J'allais être condamné, je me trouve absous; j'étais proscrit, j'ai ma grace : je dois le premier de ces deux bienfaits à une femme que j'adore; je dois le second à une autre femme non moins chère à mon cœur : je la retrouve après l'avoir perdue ; je me vois au milieu de deux anges de beauté , à qui je dois une égale reconnaissance , pour qui j'ai une égale tendresse; je renais au plaisir; ma prison devient le jardin d'Armide; et tout-à-coup ce jardin se change en un désert affreux ; je me vois de nouveau seul , abandonné , isolé de l'univers entier. Je perds, peut-être pour toujours, les deux objets de mon amour, mes deux divinités consolatrices.

Tandis que j'étais plongé dans ces réflexions , mon domestique arrive ;

je lui donne tous les renseignemens nécessaires, et le charge de ne rien négliger, d'employer autant de monde qu'il le jugera nécessaire, soit pour découvrir l'hôtellerie où Amélie-Verneuil avait débarqué, soit pour s'informer, sur tous les bâtimens en rade, si elle en a trouvé un prêt à faire voile pour les côtes de France; et, s'il peut la rencontrer, de lui dire qu'un refus de sa part de me revoir et de m'entendre me coûtera infailliblement la vie dans le triste état où je suis; qu'elle ne doit pas juger sur de simples soupçons; qu'il m'est aisé de me justifier à ses yeux; que lady Bellaston est d'un rang et jouit d'une réputation de sagesse et de vertu, qui l'élèvent au-dessus de la calomnie et de la médisance. Le départ de ce messenger, dont la dextérité m'était connue, ainsi que la fidélité, alléga un peu

le poids dont mon cœur était oppressé. L'espérance est un sentiment consolateur, qui vit en nous, lors même que tout espoir est perdu; c'est une douce illusion, qui nous flatte jusqu'au dernier moment. J'osai croire qu'Amélie pouvait m'être encore rendue. Un autre rayon d'espérance vint luire dans mon cœur. Je me persuadai que peut-être lady Bellaston reprendrait ses anciens sentimens pour moi; que je parviendrais aussi à me justifier à ses yeux, c'est-à-dire à la tromper. Telles sont les suites du crime, ou du moins d'une conduite reprochable, qu'ayant trompé une fois, il faut tromper sans cesse: mais une nouvelle réflexion augmenta mon embarras. « Si je parviens, dis-je en moi-même, à me réconcilier avec lady Bellaston, et à recouvrer Amélie, me voilà dans la cruelle alternative d'être ingrat envers l'une,

si je suis l'autre en France; ou, envers toutes les deux, si Amélie consent à rester à Londres ».

Je venais d'envoyer sur les traces d'Amélie; il ne me restait plus qu'à écrire à sa rivale. Voici la lettre que j'espérai lui faire parvenir.

*Lettre de Félice à milady
Bellaston.*

« Quelle cruelle destinée est donc
« la mienne, milady? Une accusa-
« tion fausse et calomnieuse me
« plonge dans les fers, vous les bri-
« sez; et presque au même instant,
« un soupçon, non moins cruel,
« non moins affligeant pour mon
« cœur, m'enlève tout-à-la-fois
« votre tendresse et votre estime.
« Vous me condamnez sans daigner
« m'entendre; vous vous décidez sur
« des apparences trompeuses. La

« personne que vous avez vue auprès
« de moi est une française , amie
« depuis long-temps de ma famille,
« mais avec qui je n'ai jamais eu
« d'autre relation que celle du voi-
« sinage et de la simple et pure
« amitié. Il n'y a que deux jours
« qu'elle est à Londres. Vous avez
« vu vous-même que sa visite avait
« pour objet de me remettre mes
« lettres de grace. Il est vrai que ,
« dans le transport de ma recon-
« naissance , j'ai pris une de ses
« mains dans les miennes , en lui
« protestant un attachement éter-
« nel ; mais il n'était, il ne pouvait
« être question entre nous que d'un
« attachement de reconnaissance.
« Rendez , milady , plus de justice
« à ma façon de penser , et sur-tout
« à vos charmes. Il suffit de vous
« avoir vue , pour dédaigner toute
« autre beauté ; il suffit de vous

« avoir aimée, pour n'aimer, pour
« n'adorer que vous ».

Dans la certitude où j'étais que lady Bellaston n'enverrait plus Betti s'informer de mes nouvelles, j'attendis impatiemment le retour de mon domestique, pour le charger de donner ma lettre à la femme de chambre de milady, afin qu'elle la lui remit. Il arriva enfin, et il m'apprit qu'après des recherches infinies, il avait su la demeure d'Amélie; que le défaut d'occasions l'avait empêchée de partir; qu'elle refusait absolument de me voir; et qu'elle s'embarquerait dans trois jours sur un vaisseau, dont la destination était pour le Hâvre. Cette nouvelle me navra de douleur. Je résolu, malgré mon extrême faiblesse, de me faire transporter chez elle, au péril de ma vie. Je fus obligé cependant de différer l'exé-

cution de ce projet jusqu'au lendemain matin, parce qu'il était nuit, et que la délicatesse d'Amélie aurait pu s'offenser de me faire porter chez elle à une heure si indue. D'ailleurs une nuit de repos pouvait augmenter mes forces, et me mettre mieux en état de faire ce trajet sans danger. Je donnai les ordres nécessaires pour partir, dès que je croirais qu'il serait jour chez Amélie; et je donnai à mon domestique la lettre qu'il devait remettre à Betti pour milady Bellaston. J'allai ensuite me coucher, pour prendre le repos dont j'avais besoin, après deux journées aussi agitées, et remplies d'autant de vicissitudes : mais le repos pouvait-il exister pour moi? Si mon corps était malade, mon cœur était mille fois plus souffrant. Oserai-je avouer à mes lecteurs qu'aux chères images, aux souvenirs de Bellaston et d'Amélie,

venaient encore quelquefois se joindre ceux de la charmante Betti? Il faut que le cœur humain ait une grande latitude, soit morale, soit physique; ce que je laisse à décider aux physiologistes. Telle était cependant la situation du mien. Si le moral ne fait qu'un avec le physique, comme bien des personnes le pensent, ou s'il en dépend beaucoup dans la supposition qu'il en est distinct, l'anatomie a des observations bien neuves et bien délicates à faire. Certes, il doit y avoir une grande différence dans la structure du cœur d'un Néron, ou de celui d'un Titus; de tel ou tel amant; d'un homme trop sensible, ou de celui qui ne l'est pas assez, etc.

Je me fis transporter le lendemain chez Amélie, dans une voiture fermée, et au pas lent de mes chevaux, dont le cocher ralentissait

autant qu'il pouvait la marche, afin de me rendre les cahos moins sensibles. Amélie avait trompé mon domestique; c'était peut-être la première fois de sa vie qu'elle avait employé l'artifice et la ruse; il y avait deux heures qu'elle était partie, pour aller s'embarquer. Le cœur saignant de désespoir, je me fais conduire chez moi, c'est-à-dire à une très-belle maison provenant de l'héritage de monsieur Thompson. Betti m'y attendait. Ne m'ayant plus trouvé dans ma prison, elle avait cru que je m'étais fait porter à cette maison, qu'elle savait m'appartenir. L'évènement fit qu'elle ne se trompa pas dans cette conjecture : elle me rapporta la lettre que j'avais écrite à sa maîtresse, en me disant qu'elle n'avait même pas voulu la déca-cheter; qu'elle lui avait défendu de se charger davantage de pareille

commission; et qu'elle me priaît de ne plus me souvenir d'elle, et de ne pas hasarder des lettres qui pourraient tomber entre les mains de son époux. Betti, voyant mon chagrin, en fut vivement touchée; elle me dit avec la plus aimable ingénuité, que si elle croyait pouvoir me consoler, et avoir des droits sur mon cœur, elle quitterait volontiers la maison de Bellaston, pour se réunir à moi, et ne plus nous séparer. Je lisais dans ses regards toute la sincérité de cette tendre preuve de son attachement pour moi. Le dépit d'être dédaigné par sa maîtresse, et abandonné par Amélie, me rendit encore plus sensible au procédé et aux charmes vraiment célestes de cette intéressante fille. « Elle m'a été, dis-je en moi-même infidelle; mais dois-je imiter l'injustice des hommes, qui blâment dans une femme, ce

qu'ils se permettent à leur égard »? J'acceptai l'offre de Betti, et me rendis (je l'avoue en rougissant) digne par là du mépris de lady Bellaston. Mais l'amour et le dépit concoururent à égarer ma raison. Il fut convenu que la femme de chambre briserait une porcelaine, ou traiterait avec rudesse un joli épagueul, appelé *Bijou*, très-chéri de sa maîtresse; et qu'au moindre reproche que celle-ci voudrait faire, on répondrait de manière à se faire donner son congé. Voyez où nous conduit le crime, et combien il nous aveugle. J'instruisais dans l'art de tromper ses maîtres, celle que je prenais en quelque sorte à mon service; je dis en quelque sorte, parce que mon intention était d'en faire plutôt ma compagne, que ma domestique. Elle joua si bien son rôle, que lady Bellaston la congédia au

bout de deux jours. Elle vint directement chez moi; je l'installai sous le titre de gouvernante, titre commode et décent, qui met au-dessus des domestiques, sans élever tout à fait au rang d'épouse, et qui laisse soupçonner une liaison de tendresse, sans l'afficher avec scandale. Mes forces se rétablirent promptement; je ne tardai pas à les faire éprouver à ma nouvelle gouvernante; et je parvins insensiblement à oublier, ou plutôt à croire avoir oublié Amélie et Bellaston. La suite de cette histoire prouvera combien je me trompais, du moins à l'égard de la première.

Je vécus ainsi avec Betti pendant environ six mois, sans penser à revoir ma patrie; enfin ce desir, si naturel à l'homme, s'empara de moi, au point d'éprouver une espèce de langueur et de consommation.

Betti était devenue enceinte ; j'accélérai mon départ, dans la crainte qu'il ne fût plus possible de le faire, sans exposer sa santé, si elle se trouvait trop avancée dans sa grossesse. Je réalisai tout ce que je possédais, et le convertis en lettres-de-change, payables par une des meilleures banques de Paris. Nous nous embarquons ; mais nous sommes à peine en haute mer, qu'un ouragan des plus impétueux et des plus imprévus, s'annonce par le sifflement des aquilons et le mugissement des flots ; il est précédé d'un nuage cendré, dans la profondeur duquel retentissent d'épouvantables coups de tonnerre. Les éclairs sillonnent la nue, et semblent incendier les flots. Tantôt notre vaisseau est élevé jusqu'aux cieux ; tantôt il est précipité dans l'abîme des vagues. Tous les élémens se confondent ; et l'on dirait que la

nature entière touche à sa destruction. Les matelots pâles, éperdus, ont envain replié les voiles; l'orage redouble de fureur. Un coup de vent porte le navire à plus de vingt lieues, et le fait échouer contre la pointe d'un rocher. Nous voyons le vaisseau, qui fait eau de toutes parts, prêt à s'engloutir; je me saisis d'un de ses débris; je me jette avec Betti sur cette planche, la tenant étroitement embrassée. Le vent paraît diminuer; et le flot nous pousse sur la côte de Normandie. Je gagne le rivage, avec beaucoup de peine, à cause de Betti qu'il me fallait porter ou plutôt entraîner avec moi. Je la croyais évanouie; hélas! elle n'était plus. La fatigue et la frayeur avaient sans doute épuisé ses forces et glacé son sang. Des pêcheurs vinrent, et m'empêchèrent de me précipiter dans les flots. Mes billets de banque étaient

perdus pour moi ; je n'avais pas songé à les retirer du coffre où je les avais mis ; je n'avais pensé qu'à mon salut et à celui de mon infortunée compagne. Et, dans ce moment même, je ne m'occupais que de la perte irréparable que je venais de faire. Je recompensai les pêcheurs, tout en les maudissant, de me conserver une vie qui me devenait à charge. J'avais encore quelques guinées. Ce ne fut que long-temps après, que je m'aperçus que mes billets de banque me manquaient. Je regrettai bien plus vivement mes domestiques ; aucun n'avait échappé au naufrage. Je me vis aussi seul, aussi isolé dans l'univers, que si je n'avais jamais appartenu à personne, ou que personne ne m'eût jamais appartenu. Il me restait une sœur, mais ensevelie vivante dans un cloître. Dailleurs on a vu, dans les commencemens de

cette histoire, à quel point elle me haïssait. Prêt à tomber dans les horreurs de la misère, croira-t-on que cette perspective devint pour moi un objet de consolation? Je regrettai moins Betti, et mes deux domestiques, quand je songeai qu'ils n'auraient pas à partager l'état affreux où j'allais être réduit. Je m'acheminai vers Paris; je voyageais à pied, afin de ménager le peu de guinées qui me restaient. Je louai une chambre garnie, à un sixième étage, remettant au lendemain à décider du parti que je prendrais.

Mes yeux furent à peine ouverts à la lumière, qu'au lieu de gémir avec lâcheté sur mon sort, je tins en moi-même le petit soliloque ou monologue suivant: « L'homme qui se roidit contre l'infortune, l'a déjà par sa seule résolution diminuée de moitié. Elle ne conserve sa force,

qu'avec celui qui n'ose la braver : l'adversité me livre un assaut ; voyons qui d'elle ou de moi l'emportera ». Différens états s'offrirent à mon imagination ; je pris le parti de travailler pour le théâtre. Au bout de trois mois , j'enfantai une tragédie ; je la présentai au sénat - comique, ou plutôt comi-tragique, puisque il était composé de comédiens dans ces deux genres. J'eus beaucoup de peine à obtenir de ces seigneurs une lecture ; il me fallut mettre dans mes intérêts une actrice, qui débuta par m'inoculer un mal peu flatteur. Ma pièce fut enfin reçue ; elle réussit ; mais tous les profits furent pour les acteurs. J'en entrepris une seconde ; elle fut impitoyablement sifflée : cependant mes fonds achevaient de s'épuiser. Étant dégoûté du théâtre, d'une carrière où le génie même est forcé de ramper

long-temps devant l'insolence et l'orgueil des acteurs, qui croyent posséder tout l'esprit qu'ils savent par cœur, je composai un ouvrage philosophique. Les libraires dirent qu'il serait d'un *dur débit* : aucun n'osa s'en charger. Toujours mes fonds allaient baissant. J'imaginai un roman, où je mis des scènes bien noires, des tombeaux, des souterrains, des enlèvemens, des assassinats, des lampes sépulcrales, des spectres, etc.; il fut jugé que cette manière ne convenait pas à la gaieté française; j'en composai un bien gai, bien frivole; les caractères et les situations étaient à peine indiqués: il parut trop leste, trop immoral; tandis qu'un troisième roman, que j'eus encore le courage d'entreprendre, fut refusé pour être trop chargé de moralités. Après plusieurs tentatives infructueuses, je fis part

de ma triste situation à un libraire honnête et de la physionomie la plus prévenante. Il me donna des ouvrages à réduire; et je commençai à respirer, à vivre avec un peu d'aisance. Un grand nombre de gens de lettres sont dans l'embarras, parce qu'ils ont la fausse honte de ne pas faire connaître leur situation à des libraires, ou à des gens de lettres connus; ils en trouveraient plusieurs qui les occuperaient utilement.

A côté de ma chambre garnie, logeait depuis quelques jours une vieille femme, qui paraissait réduite à la dernière misère. Sa conversation était infiniment agréable; presque aussi infirme que Scarron, elle avait autant de gaieté que lui dans le propos. Elle avait un neveu et une nièce, mais qui ne demeuraient pas avec elle. Le neveu était porteur d'eau; sur ses épargnes, il soulageait de son

mieux, me dit-on, la misère de sa tante; la nièce était couturière; je ne l'avais pas encore vue. Un jour de dimanche, elle vint voir sa tante; je causais en ce moment avec cette bonne femme. Quelle fut mon extase, de voir la plus intéressante enfant (elle n'avait pas encore quatorze ans) qu'il soit possible d'imaginer. Ses yeux étaient un heureux mélange de douceur et de vivacité; il en était de même de son visage : blancheur de lait découpée par un léger coloris, cheveux châtons-clairs, bouche et sourire délicieux, taille parfaitement dessinée dans sa petitesse, les formes de son sein tellement arondies par la nature, qu'elles commandaient la volupté : voilà une petite partie des charmes de Cécile; ils formaient un tout si enchanteur, que mon premier mouvement fut de l'admirer; le second d'en être passion-

nément épris. J'ai déjà dit que mon travail me procurait une certaine aisance ; j'avais gagné les bonnes grâces de la tante ; elle avait vu ma sagesse ; mon caractère laborieux n'avait pu lui échapper ; je crus devoir agir sans détour. On réussit quelquefois plus par la franchise, sur-tout avec les personnes de la classe dont était la tante de Cécile ; je leur offris de porter mon souper ; elles l'acceptèrent : le repas fut infiniment agréable. Cécile ne savait pas la musique ; mais elle avait du goût, et une très-jolie voix, sans étendue, mais douce et flexible. Comme j'avais résolu de décider m'on sort dès ce moment même, voici le discours que j'adressai à la tante. « Madame, lui dis-je, vous avez une charmante nièce ; vous êtes seule, et avez besoin de secours ; je suis seul aussi, et comme vous,

il me faudrait une compagne : ma fortune est très-modique; mais enfin je gagne assez pour nous soutenir tous les trois, en vivant avec économie. Si votre nièce veut venir habiter avec moi, nous pourrons former un heureux ménage. L'amour qui s'endort ou se corrompt si souvent au sein de l'opulence, est toujours vif et constant dans la médiocrité. Je promets, je jure de n'être jamais qu'à Cécile, et d'avoir pour vous, madame, tous les égards d'un véritable neveu. « La bonne femme répondit qu'un tel arrangement la flattait infiniment; sa nièce dit qu'elle le voulait bien aussi, mais qu'il fallait qu'elle en prévînt la maîtresse, chez qui elle était placée comme couturière. Je l'embrassai tendrement; mais je ne fus pas peu surpris lorsqu'elle me fit elle-même un baiser plein de feu sur ma bou-

che; et Cécile n'avait que treize ans! Aussi, loin de l'attribuer à sa tendresse et à un penchant décidé pour moi, je pensai que le vin devait avoir enflammé ses sens et son imagination. En effet, sa tante nous dit qu'elle commençait à s'apercevoir que nous avions un peu trop bu ». J'ai besoin, continua-t-elle, de reposer: quand ma nièce m'aura aidée à me coucher, elle passera dans votre chambre. Je vous prie de souffrir qu'elle y demeure, jusqu'à ce qu'elle soit un peu remise. Je ne voudrais pas pour tout au monde que sa maîtresse la vît si gaie et si folle ». (Cécile jetait en ce moment le fichu qui couvrait l'ivoire de sa gorge). J'avais cependant ménagé le vin. Cette enfant était trop jeune pour que j'eusse d'autre idée que de la garder auprès de moi, de gagner insensiblement son amitié, et d'attendre ainsi qu'elle

eût au moins atteint sa quatorzième année. Tel un jardinier cultive avec soin une tendre fleur, jusqu'au moment où elle peut être cueillie. Aussi Cécile n'était que ce qu'on appelle en gaieté ; et même la sienne était assez naturelle, et n'avait rien d'extraordinaire. J'allai dans ma chambre, où j'attendis avec impatience qu'elle eût aidé sa tante à se mettre au lit. Il me tardait de jaser avec la petite nièce, dans la persuasion qu'elle parlerait avec moins de contrainte, et que je pourrais lire plus aisément dans son cœur et dans son caractère. Je proteste que je n'avais pas d'autre intention, et que j'étais dans la ferme résolution de respecter un âge si tendre ; elle avait remis son fichu, lorsqu'elle entra dans mon petit appartement. « Eh bien, lui dis-je, êtes-vous bien contente, ma chère Cécile, de vous réunir avec

moi » ? Elle me répondit , en me sautant au cou , qu'elle était à moi , et que , le lendemain , elle me porterait mon café tout prêt , et viendrait déjeuner avec moi : en même temps elle me porta , comme elle avait fait devant sa tante , un baiser sur la bouche. Le premier qu'elle m'avait donné avait fait tressaillir , frissonner tout mon corps ; celui-ci acheva de m'embraser. Je lui rends , sur sa bouche si fraîche , si jolie , des baisers brûlans ; je jette au loin l'importun fichu ; je parcours , je saisis , je dévore les charmes naisans de ce sein de neige ; mes mains , mes yeux , ma bouche , errent et se fi ent tour-à-tour sur toute cette ravissante et angélique créature , sur ce miracle vivant de la nature ; elle enlace mollement ses bras autour de moi ; ses soupirs légers , les mouvemens de son sein , répondent à mes

ardentes caresses ; je croyais voir couler quelques larmes , éprouver quelque résistance ; je la vois , au contraire , me sourire avec une grâce toute céleste. Ce sourire divin porte mon extase , mon enchantement , mon délire , à leur comble ; je la penche sur le lit auprès duquel nous étions ; je la pénètre de toute mon ardeur ; mon ame va chercher son ame pour se confondre avec elle ; je donne à Vénus une nouvelle prêtresse , à l'Amour une nouvelle victime ; et le misérable , le fortuné tandis que j'habite , recèle en cet instant plus d'attraits , est témoin de plus de voluptés , de plus de bonheur , que le louvre des rois , ou que le plus élégant boudoir.

Lorsque nous nous séparâmes , Cécile ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse quoique il fût une heure très-indue ; elle m'assura

que la porte de la maison où demeurait sa maîtresse, n'était jamais fermée à verroux; que quelque locataire pourrait m'apercevoir, et qu'elle serait désolée qu'on la vît avec un monsieur. Je cédaï à ses instances, et ne la conduisis qu'à une ou deux rues de distance de sa demeure. Mais comme il était extrêmement tard (minuit), je pensai que, quelque bien éclairées que soient les rues de Paris pendant la nuit, il pouvait arriver quelque accident à cette aimable enfant; je la suivis sans qu'elle s'en aperçût, et de manière à ne pas la perdre de vue, à pouvoir la secourir au besoin. A cinq ou six pas de la porte de la maison, je ne fus pas peu surpris de voir ma Cécile aborder et embrasser une demi-douzaine de filles de joie; je me cantonne le plus qu'il m'est possible de la muraille, du côté de

la rue le moins éclairé : de là je vois cette enfant de treize ans raccoller les passans, avec toute la hardiesse, tout le front de la plus déshontée créature, de la plus vieille dévergondée. Alors s'expliqua l'énigme du souper ; je cessai d'être surpris de ces baisers appliqués sur ma bouche, avant même que j'en eusse fait un sur la sienne. Je prends sur-le-champ mon parti ; je remonte chez moi ; je m'enveloppe dans mon manteau ; je reviens ; le hasard fait que c'est elle-même qui me raccroche, sans me reconnaître ; je la suis, sans prononcer une seule parole. Elle me conduit à un troisième étage ; j'entre, en tenant mon visage à demi-couvert de mon manteau. L'abbesse de ce couvent me dit, qu'il lui faut six francs ; et qu'à l'égard de cette jolie enfant (en montrant Cécile), je lui don-

nerais ce que je jugerais à propos. Toujours sans répondre un seul mot, je donne la somme qui m'est demandée; et, marchant sur les pas de ma maîtresse, je me trouve avec elle dans un assez joli petit boudoir ou cabinet: j'ôte mon manteau; elle me reconnaît, et.....(je craignais qu'elle ne vînt à s'évanouir; le lecteur s'y attend peut-être), et elle jetta un long éclat de rire, en me disant: « Vous m'avez joué un joli tour ». Un tel sang froid me fit voir que tout retour de sa part à la vertu était désespéré. Je lance sur elle un regard de mépris; je me propose de me retirer de ce lieu infâme, et je gagne la porte, en gardant le même silence. Tout-à-coup sortent de derrière une tapisserie, deux hommes vêtus en soldats, et de la figure la plus sinistre. Ils sont armés, l'un d'une épée nue, l'autre d'un sabre

aussi nud : ils me signifient qu'au moindre cri, au moindre mouvement, c'en est fait de ma vie. Ils s'emparent de ma montre, du peu d'argent que j'ai ; ils délibèrent ensuite s'ils me tueront ; l'un était de cet avis ; il prétendait que si l'on ne se défaisait de moi , je pourrais me plaindre à la police ; l'autre, un peu moins féroce , représenta que je n'aurais aucune preuve à donner ; alors (le lecteur pourra-t-il le croire) j'entendis, oui, j'entendis un monstre de treize ans, Cécile, dire : « Messieurs, si vous le laissez aller, je suis perdue ; il me connaît ; il connaît ma tante, et il me fera arrêter ». Tant pis pour toi, dit le même homme qui avait opiné pour me sauver la vie ». Alors je me tournai vers lui, et je promis de lui donner deux louis, de ne jamais me plaindre, de le récompenser même un

jour plus généreusement, s'il voulait se fier à ma parole. Il me répondit qu'il ne doutait pas de mon honnêteté, qu'il craignait peu mes plaintes, parce que je ne le connaissais pas, et que je ne pourrais fournir aucune preuve. « Vous pouvez, continua-t-il, vous retirer ; je vous dispense de la reconnaissance ». Acceptez du moins, lui dis-je, mon manteau, qu'il me paraît que votre intention était de me laisser ». Il l'accepta, et je descendis l'escalier avec plus de précipitation, que je ne l'avais monté. Ceux qui douteront qu'un enfant de treize ans ait pu parvenir à un tel degré de perversité et de férocité, connaîtront bien peu jusqu'où le crime est prématuré dans certaines ames, et jusqu'à quel point la corruption est portée dans les grandes capitales. Malheureusement ma terrible aventure n'offre rien de

nouveau. De semblables évènements ne se sont que trop souvent renouvelés. Combien de jeunes gens ont été, même en plein jour, égorgés dans ces repaires de débauche et d'infamie ! Parcourez, si vous en doutez, les greffes criminels; ce sont les annales de ces lieux-là.

De retour chez moi, je remerciai la Providence, je payai mon loyer, et changeai de demeure pour n'être plus dans le cas de voir ni la tante ni la nièce. J'allai loger dans un quartier éloigné : je fis cette fois-ci plus heureux ; j'y fis connaissance, au bout de huit jours, avec une voisine d'un charmant commerce. Son état était de blanchir et repasser le linge. Sans être une beauté, elle avait des grâces, de l'éclat, cette fraîcheur qu'on a encore à vingt ans; de l'embonpoint, mais sans en avoir absolument trop; des mains potelées,

et de la plus grande blancheur ; beaucoup de gorge , mais ferme , arrondie , voluptueusement *saillante* ; des cheveux blonds ; le regard le plus doux , timide et provoquant tout-à-la-fois ; un mélange de langueur et d'enjouement , qui la rendait infiniment intéressante ; le sourire commun , mais agréable ; enfin elle avait assez d'attraits pour faire desirer sa conquête , mais pas assez pour allumer une de ces passions qui , tout bien calculé , n'aboutissent qu'à faire le malheur de la vie. J'oubliais d'ajouter que mademoiselle Terni (c'é-
tait son nom) était sage sans pruderie , tendre sans coquetterie , simple en sa parure , mais coiffée avec goût , et d'une conversation amusante , sans avoir beaucoup d'esprit. « Voilà ; dis-je en moi-même , l'objet qu'il me faut , si je suis assez heureux pour lui plaire. Je sens qu'en amour ,

comme en toute autre chose, la maxime *rien de trop* est celle du vrai bonheur. Nos jouissances seront moins vives, mais elles en auront peut-être plus de durée : toujours est-il certain que leurs privations ne seront pas si douloureuses. Nos sentimens ressembleront plutôt à l'amitié qu'à l'amour; mais aussi nous ne connaissons ni la jalousie, ni tous les emportemens des grandes passions ». Ce raisonnement ou ce calcul fait, je cherchai à lier de plus en plus connaissance avec mademoiselle Ter-ni : elle m'avoua qu'elle avait eu un amoureux; mais qu'il y avait environ deux ans qu'il l'avait abandonnée. « Je l'aimais sincèrement, ajouta-t-elle, et son inconstance est cause que je ne veux plus m'attacher à personne; vous trouverez en moi plus d'amitié que d'amour : j'ai idée qu'il en sera de même de votre côté. Si

je vous croyais susceptible d'une passion vive, semblable à celle que j'ai eu le malheur d'inspirer autrefois au jeune homme dont je viens de vous parler, je m'interdirais le plaisir de vous voir, parce que vous deviendriez tôt ou tard jaloux, ombrageux, et ensuite volage comme lui. Tout ce qui est violent ne peut durer, et s'use par sa violence même. Votre physionomie m'a prévenue pour vous; je ne vous le dissimule pas : aimons-nous, mais plutôt d'amitié tendre que d'amour; engageons-nous par nos soins réciproques, et non par nos sermens; lions-nous, mais en nous réservant la liberté de rompre nos liens; soyons plutôt amis qu'amans, plutôt frères qu'époux. — Juste ciel, m'écriai-je avec un transport dont je ne fus pas le maître! Quelle étonnante sympathie, quel singulier rapport dans nos sen-

timens »! Je lui racontai toute l'histoire de ma vie, à quelques circonstances près; et je finis par lui avouer que si elle avait été plus jolie, j'aurais évité sa présence : « Mais vous êtes, ajoutai-je, assez belle pour faire mon bonheur, pas assez pour faire mon malheur ». C'est peut-être la première fois qu'une pareille déclaration a été faite à une personne dont on veut se faire aimer. Loin de s'en offenser, ma franchise lui plut. Elle me décida, lorsque je lui eus fait connaître l'état de mes affaires, à m'adonner au commerce, à suivre les ventes, et elle me recommanda à un de ses oncles, qui m'apprit si bien cette partie, qu'en moins de quatre ans, j'eus un fonds de plus de trente mille livres. Alors mes entreprises s'agrandirent davantage; j'achetais aux enchères judiciaires, et revendais ensuite des bibliothèques

entières; et, dans peu, j'eus une fortune d'environ cent cinquante mille livres. Mademoiselle Terni et moi vivions comme amis, plutôt que comme amans. Notre situation, pour la peindre avec plus de justesse, était celle de deux époux qui s'aiment sans passion, mais avec toute la sincérité possible. Je l'engageai à quitter son état, à faire ménage commun. Je lui assurai une rente de trois mille livres; mais je ne pus jamais la résoudre à m'épouser: j'en eus un garçon et une fille. « Si jamais nous cessons de nous convenir, dit-elle, je garderai la fille; vous garderez son aîné ». Il y avait cinq ans que nous vivions ainsi, et c'est une des époques les plus délicieuses de ma vie. Peu de vivacité dans notre tendresse, mais toutes les attentions, toutes les prévenances de l'amour le plus délicat, rendaient notre situation

infiniment voluptueuse. Nos enfans croissaient à vue d'œil ; tout semblait devoir éterniser une telle union. J'eus un jour une affaire importante, qui m'appelait sur la place Vendôme, où demeurerait la personne à qui j'avais à parler. On me répond qu'elle ne rentrera que dans une heure. Je laisse par écrit ce que j'ai à lui communiquer. En repassant par les Tuileries, je vais pour m'asseoir un moment sur un banc ; j'aperçois, je me trouve à côté d'Amélie. Elle me reconnaît ; elle veut se lever ; elle a avec elle un enfant d'environ six à sept ans : l'étonnement, la joie, me coupent la parole ; mais j'ai la force de la retenir. « Quoi ! lui dis-je, quand j'eus un peu repris mes sens, vous auriez l'inhumanité de condamner sans l'entendre, de fuir celui qui fut une fois coupable, mais qui depuis n'a cessé de vous adorer, de ne res-

pirer que pour vous; et cet enfant si charmant, vers lequel je sens mon cœur entraîné, qui fait couler mes larmes (j'embrassais, en pleurant, son fils, sans être encore assuré qu'il fût le mien), en priveriez-vous son père, me priveriez-vous de mon fils? Oui, mes entrailles me disent qu'il l'est (et j'embrassais de nouveau, j'arrosais de mes larmes ce cher enfant). Cédez, chère Amélie, à la voix de la nature, au cri de l'amour, à l'accent du repentir, à l'arrêt du ciel qui nous réunit en quelque sorte malgré nous, en dépit du moins du sort et des évènements ». Amélie s'attendrit, me rend son cœur, mon amante et mon fils. Elle me permet de l'accompagner jusqu'à sa demeure. Nous prenons une voiture au sortir des Tuileries; nous arrivons chez elle. Parvenu à son appartement, le ciel parut s'ouvrir à mes

yeux : c'était en effet le ciel pour moi, puisqu'il renfermait la divinité de mon cœur. Je me jette aux genoux d'Amélie ; j'obtiens que je viendrai souper avec elle ; j'avais ordonné au cocher d'attendre. « Souffrez, dis-je, à mon ancienne, à ma nouvelle maîtresse, que j'emmène avec moi mon cher enfant, ce tendre gage de notre amour. — Me croyez-vous, dit-elle, capable de vous tromper » ? Ce mot me rendit confus d'avoir pu l'en soupçonner : elle me pardonna une terreur, qu'elle ne pouvait attribuer qu'à l'excès de mon amour. Je m'assurai de mon pardon par le baiser le plus tendre, pris sans résistance sur sa bouche adorée. Je remonte dans la voiture, je vole chez moi ; mais je fais, pendant le trajet, des réflexions bien embarrassantes. Quelle situation en effet ! Abandonnerai-je l'aimable, la confiante Terni ? aban-

donnerai-je les enfans que j'avais d'elle? Si je gardais l'aîné, oserais-je le présenter à Amélie? D'un autre côté, pouvais-je perdre de nouveau cette Amélie si chère à mon cœur, et cet enfant le fruit de mon amour avec elle. Lestromperai-je toutes les deux? Mais j'avais eu tant à gémir d'avoir été perfide. J'étais bien loin d'avoir pris aucun parti, lorsque la voiture arriva à ma demeure : je payai le cocher, et le congédiaï. L'impuissance absolue où j'étais de rien décider par moi-même, fut cause que je pris le meilleur parti, celui de tout avouer, de consulter celle-là même que j'allais abandonner. Assurément il fallait connaître, autant que je le faisais, toute l'excellence de son cœur, toute la beauté de son ame. « J'ai, lui dis-je, une triste confidence à vous faire; il faut vous savoir toute aussi bonne, toute aussi indulgente que

vous l'êtes, pour vous avouer ce que j'ai à vous dire. Je vous ai raconté plusieurs fois l'histoire de ma vie. Amélie-Verneuil est à Paris». Alors je lui fis part de la manière dont j'avais rencontré celle-ci, accompagnée d'un enfant dont j'étais le père. C'est vous que je viens consulter, charmante Terni, sur la conduite que je dois tenir. — Vous n'avez pas à balancer, me dit cette femme à jamais respectable : les droits d'Amélie, ses titres à votre cœur, sont antérieurs aux miens. Le ciel veut notre séparation ; sa voix suprême en a prononcé l'arrêt, puisqu'il vous fait retrouver, par un hasard aussi imprévu, celle à qui vous devez l'obtention de vos lettres de grace. Il faut être juste ; et je sens que je ne pourrais vous estimer, si vous l'abandonniez. Séparons-nous, mon cher Félice ; mais revoyons-nous

quelquefois. Je ne supporterais pas l'idée de ne plus nous parler, de ne plus embrasser ensemble nos enfans. Je comptais vous remettre votre fils, et retenir auprès de moi votre fille. L'arrivée d'Amélie doit changer cette disposition. Je crois devoir retenir l'un et l'autre, jusqu'à ce que vous l'ayez préparée à cet aveu. Peut-être ne le lui ferez-vous jamais ; peut-être vous déciderez-vous à les élever, sans qu'elle en soit instruite. Revenez demain ; nous réglerons les choses plus tranquillement. Allez rejoindre à l'instant Amélie ; elle le mérite : il ne faut jamais être ingrat. — Ah ! je ne le serai jamais envers vous, lui dis-je ; je l'embrassai avec un véritable serrement de cœur ». Nous répandîmes l'un et l'autre des larmes. J'embrassai aussi mes chers enfans ; et je partis pour rejoindre Amélie. Mon esprit était plus tranquille,

depuis les dispositions prises entre la Terni et moi. Mes deux enfans ne pouvaient être mieux que sous les yeux de leur mère. Enfin , j'avais l'espoir secret (car je dois tout avouer à mes lecteurs) de la revoir souvent ; et me voilà de nouveau aimant , avec une égale ardeur , avec une égale sincérité , deux personnes à-la-fois ; pour comble de singularité , me voilà tenu , envers toutes les deux , par des liens , par des devoirs également sacrés ; enfin , puisque je viens d'en faire l'aveu , me voilà déjà , dans le fond de mon cœur , infidèle envers l'une et l'autre , soit par amour , soit pour ne pas manquer à aucune d'elles : c'est du moins sous cette couleur que j'adoucissais à mes yeux ce qu'un tel sentiment pouvait avoir de reprochable.

En partant de la maison de l'aimable Terni , je sortais du temple

de l'amour et de l'amitié; en arrivant chez Amélie, je me retrouvais encore dans le sanctuaire de ces deux divinités. Je venais de quitter une amante tendrement chérie, pour voir une maîtresse aussi passionnément adorée. Le souper m'attendait. J'embrassai presque à la-fois, et ma chère Amélie, et le petit Félice, à qui je donnai, dès ce moment, mon nom. On eût dit que cet enfant n'avait pas voulu perdre ce baiser paternel; il s'endormit peu de minutes après. Dors, repose en paix, tendre fruit du plus ardent amour; puisse-tu n'éprouver jamais les orages des passions, les malheurs de ma vie! puisse-tu, sur-tout, être moins coupable que ton père! « Vous ne l'êtes plus à mes yeux, medit mon adorable maîtresse; tout est réparé aujourd'hui, tout est oublié ». Après le souper, elle renvoya Thérèse sa femme de chambre,

et qui était la seule domestique qu'elle eût avec elle. Amélie voulut aussi me congédier : combattue par la pudeur, retenue par l'amour, elle me dit de me retirer, mais d'une voix basse et timide. Son embarras était aussi charmant, qu'il était inexprimable. « Moi, vous quitter, lui dis-je ! Voyez en moi votre époux : rien ne s'oppose plus à notre hymen ; rien ne peut le différer. Je jure, à la face du ciel, que je vous prends, dès cet instant, pour mon épouse ; faites le même serment. Les prêtres pourront y ajouter des cérémonies plus augustes ; ils ne pourront le rendre plus saint. Dites avec moi : *Je le jure* ». Elle les prononça, ces mots solennels. O fortuné moment ! ô volupté de l'ame ! Les plaisirs passagers des sens, les fausses grandeurs des rois, la gloire sanglante des conquérans, ne sont rien auprès de vous.

Lit nuptial, liens sacrés des époux ; vous conservez la pudeur, au sein même du délire de l'amour ; vous rendez le plaisir respectable ; la volupté chaste ; la passion la plus effrénée, auguste et sainte. Vous couvrez les époux, les amans, du voile délicieux du mystère ; vous les environnez de confiance et de respect : en aidant Amélie à se déshabiller, la vénération profonde que sa belle ame m'avait inspirée, me rendait si timide et si respectueux, que je ne touchais ses vêtemens que d'une main tremblante : je craignais d'offenser à chaque moment sa délicatesse, d'alarmer sa modestie, d'effaroucher sa vertu. Mon amour, ou plutôt mon culte, tenaient de l'idolatrie : cependant je m'enhardis peu à peu ; mes sens s'enflamment ; la nuit nous couvre de son ombre propice ; je la passe dans ses bras, cette

nuit d'enchantement et de délices ; nos corps s'unissent, comme nos ames venaient de s'unir ; et le jour naissant nous surprit encore dans le sein des voluptés les plus vives et les plus répétées. Ah ! que de tels momens compensent bien des siècles de souffrances ! Dieu puissant , souverain créateur des mondes , tu ne nous donnes la peine que pour rendre ensuite l'aiguillon du plaisir plus piquant ; tu ne nous fais gémir quelquefois, que pour nous faire mieux sentir les instans de bonheur que ta bonté nous réserve.

Je disposai tout les jours suivans pour notre mariage, qui se fit dans l'église de Saint-Sulpice : je voyais de temps en temps mademoiselle Terni, et nos deux enfans ; j'engageai Amélie à venir habiter une petite campagne que j'avais achetée aux environs de Paris. J'étais dans cette douce si-

tuation , dans ce contentement de l'ame, dans ce calme du cœur et de l'esprit, si nécessaires pour goûter les attraits des champs, les beautés de la nature. Voulez-vous être bien à la campagne? commencez par être bien avec vous-même : tenez votre porte ouverte à tout le monde; vivez avec vos voisins; fraternisez avec eux; taillez vous-même vos espaliers; élaguez vos arbres; ratissez vos allées; courbez en berceaux les branches de vos arbres; prenez l'arrosoir; abreuvez vos plantes; désaltermes vos légumes et vos fleurs; souffrez, le dos penché vers la terre, les ardeurs du soleil; gravissez les côteaux; parcourez les plaines : alors vous connaîtrez combien est exquise la saveur d'un fruit, toujours de meilleur goût, pendu à l'arbre, que celui que votre maître d'hôtel expose sur la table dans une jatte du Japon.

Joignez, si vous le pouvez, à ces agrémens, un télescope, un bon microscope, quelques autres instrumens de physique, un certain nombre de livres, principalement d'histoire naturelle, et de poésie, une femme honnête, des enfans chéris; et vous gémirez sur le sort de ceux qui s'enferment dans ces vastes prisons, qu'on appelle des villes, où tout est faux, tout est trompeur, jusqu'au plaisir lui-même, ou plutôt jusqu'aux besoins factices auxquels on a donné ce nom.

Le lecteur croit peut-être qu'ici finissent les mémoires de ma vie; mais j'ai encore un aveu à lui faire. A la vérité la faute dont il me reste à convenir, est peut-être la plus excusable de toutes celles où je suis tombée. Mademoiselle Terni avait tant de droits à ma tendresse, qu'il n'était guère possible que je ne fusse

pas quelquefois infidèle à Amélie : je m'étais borné quelque temps à voir sa rivale , seulement avec les yeux de l'amitié ; mais , étant un jour arrivé chez elle , au moment où elle était à peine à demi-sortie du bain , la vue de ce sein arrondi , séparé , fait au tour , la présence de tant de charmes livrés pour ainsi dire à ma discrétion , le souvenir de tout ce qu'elle avait fait pour moi , sa douceur angélique , sa blancheur éblouissante , tout concourut , non pas à réveiller mon amour pour elle (il n'avait pas cessé un instant de vivre , de brûler dans mon cœur) , mais à me faire rompre le serment que j'avais fait d'être à jamais constant envers celle , que mademoiselle Terni elle-même m'avait forcé de préférer. Cette infidélité fut suivie d'un grand nombre d'autres ; et je partageai long-temps mes soins et ma vie

entre ces deux amantes également adorables , également chéries, également dignes de l'être. Cependant mon cœur n'était pas entièrement tranquille ; il est une voix secrète qui ne nous trompe jamais ; elle me reprochait de trahir Amélie ; elle m'empêchait de me dissimuler que ses droits étaient bien supérieurs, bien antérieurs à ceux de mademoiselle Terni. Celle-ci avait la générosité de me le représenter souvent. Elle me ramena enfin dans le sentier de la vertu ; elle me décida à me fixer uniquement à Amélie, à lui tout avouer ; j'eus ce courage. Amélie ne voulut pas être surpassée en grandeur d'ame : non-seulement elle me pardonna mes derniers torts ; mais encore elle fit proposer à sa rivale de consentir à ce que les enfans que j'avais d'elle fussent élevés avec celui qui devait le jour à Amélie, sous

la promesse que mon bien serait également partagé entre eux. L'aimable Terni, pénétrée de ce procédé, se retira dans une province très-éloignée de Paris, afin de prouver à quel point elle voulait laisser à mon épouse l'entière possession de mon cœur; j'ai eu le bonheur de réunir tous mes enfans auprès de moi; je veille avec soin à leur éducation. Un père qui n'a donné que la naissance, n'a rempli que la moitié de sa tâche : quoique je ne sois encore qu'aux deux tiers de ma carrière, j'ose me croire désormais au-dessus des faiblesses humaines. Fatigué des longs orages des passions, j'ai replié mes voiles; et semblable au navigateur encore tout trempé de son naufrage, j'ai fait le vœu de ne plus me hasarder sur un océan sujet à tant de tempêtes, et de ne pas quitter une campagne, que je regarde

comme le seul port où je puis conserver le bonheur et le calme. Là, repassant les évènements de ma vie, calculant la somme du bien et celle du mal, les jouissances et les peines qu'entraînent les passions fougueuses, j'ai reconnu qu'on ne peut être heureux que par la retraite, la sagesse, la modération, *et que les grandes passions sont la source des grands malheurs.* O vous, qui voulez vaincre de funestes penchans, opposez-vous de bonne heure à leurs progrès ; étouffez le monstre à sa naissance : il était plus aisé d'enchaîner Polyphème au berceau, que lorsque, devenu géant, il se jouait avec des mâts de navire.

Fin du second et dernier volume.

De l'imprimerie de DENTU, rue de Rohan,
n.º 438.





S

B 5373 (2.)

AB: B 5373 (2.)

42719357

DE 4457a



LES ERREURS
DE LA VIE;

OU

MÉMOIRES DE FÉLICE;

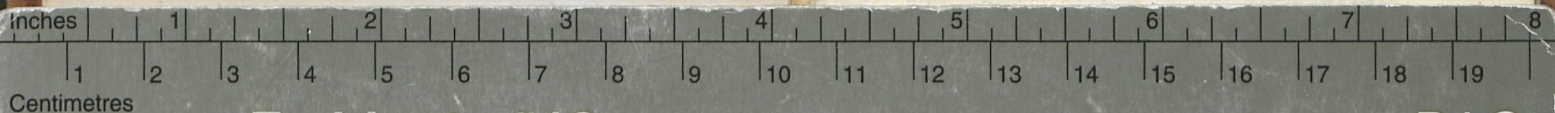
PAR FRANÇOIS PAGÈS,

AUTEUR DE L'HISTOIRE SECRÈTE
DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Les grandes passions sont la source
des grands malheurs.

Tome II. p. 186.

TOME SECOND.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

